N° 169 1er Octobre 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Sacerdoce du Christ

La prière sacerdotale du Sauveur, dont nous avons parlé, ne se peut bien entendre si l'on ne considère pas le sacerdoce du Christ en lui même. Il faut rappeler sur ce point l'enseignement que nous donne saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, ce qu'ensuite nous en dit l'Église dans ses Conciles, et ce qu'ajoute la théologie pour nous aider à pénétrer le sens et la portée de cet enseignement, si fécond au point de vue spirituel.

***

Le témoignage de saint Paul

L'Épître aux Hébreux nous montre toute la grandeur du Sacerdoce du Christ à la lumière des idées énoncées par saint Paul dans les Épîtres aux Romains, aux Corinthiens, à Timothée sur le Christ rédempteur, Médiateur universel, Tête de l'Église, et sur la nécessité de la foi au

Christ pour être sauvé : « Il y a un seul Dieu et aussi *un seul médiateur entre Dieu et les hommes*, le Christ Jésus fait homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous » (I Tim., II, 5).

La première partie de l'Épître aux Hébreux a pour but de montrer la supériorité du sacerdoce de Jésus-Christ, médiateur de la nouvelle alliance, sur tous les organes dont Dieu s'est servi dans l'Ancien Testament pour se manifester aux hommes. Jésus, en sa qualité de Fils de Dieu, y est déclaré supérieur à tous les prêtres de l'ancienne Loi, à tous les prophètes qui l'ont annoncé, supérieur à Moïse, supérieur même aux anges, qui ne sont que les serviteurs de Dieu, tandis que Jésus est Fils de Dieu par origine et par nature, Créateur et maître de toutes choses (1).

« *Tel est*, dit saint Paul, *le grand prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux*; qui n'a pas besoin, comme les grands prêtres (de l'ancienne Loi), d'offrir chaque jour des sacrifices d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple. *Il a offert son sacrifice une fois pour toutes en s'offrant lui-même* (2) », en s'offrant non pas pour lui-même, mais pour tous les pécheurs, pour tous les hommes.

Saint Paul, pour éclairer les Juifs récemment convertis et tentés parfois de revenir aux rites du sacerdoce lévitique, leur montre que les rites, les offrandes et les sacrifices du culte mosaïque étaient sans doute multiples, variés, que plusieurs s'accompagnaient d'une grande magnificence extérieure, mais qu'ils restaient inefficaces par eux-mêmes et n'étaient que la figure d'un grand

(1) *Hebr.*, I, 5, 13; II, 18; IV, 12; VII, 24.
(2) *Ibid.*, VII, 26, 27.

sacrifice à venir, qui lui devait s'accomplir, non plus dans la magnificence extérieure, mais dans le plus parfait dénuement sur le Golgotha.

« Le Christ ayant paru, dit-il, comme le grand prêtre des biens à venir,... ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais *avec son propre sang, qu'il est entré une fois pour toutes dans le Saint des saints, après avoir acquis une rédemption éternelle...* Si le sang des boucs et des taureaux (offert à Dieu) purifiait en quelque manière les pécheurs, combien plus *le sang du Christ*, qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, *purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant !* (1) » Telle est l'efficacité, la valeur infinie du sacrifice du Christ.

Enfin, tandis que les grands prêtres de l'ancienne Loi se succédaient, fauchés par la mort, « Lui, le Christ, demeure éternellement, et il possède un sacerdoce qui ne se transmet point. De là vient qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est *toujours vivant pour intercéder pour nous* (2). C'est lui qui reste le prêtre principal du sacrifice eucharistique, mémorial de la Passion, qui sera offert jusqu'à la fin du monde.

Cette haute doctrine sur le sacerdoce du Christ a été nettement formulée par l'Église au Concile de Trente qui nous dit, session XXII, cap. 1 : « Parce que l'œuvre de la rédemption ne pouvait être accomplie sous l'Ancien Testament, à cause de la faiblesse du sacerdoce lévitique, il fallut, selon la miséricorde de Dieu le Père, qu'un autre prêtre... surgît, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui pût conduire au salut et à la perfection tous ceux qui devaient

(1) *Hebr.*, IX, 11-14.
(2) *Hebr.*, VII, 24-25.

être sanctifiés. Lui-même, notre Dieu et Seigneur, devant s'offrir une fois pour toutes à son Père sur l'autel de la croix pour notre rédemption,... à la dernière Cène a laissé à l'Église son épouse un sacrifice visible, qui rappelle jusqu'à la fin des temps le sacrifice sanglant de la croix, et nous en applique les fruits. »

*
* *

Le sacerdoce du Christ est le plus parfait qui se puisse concevoir

Appuyés sur le témoignage de saint Paul, saint Augustin (1), et l'ensemble des théologiens, particulièrement saint Albert le Grand (2) et saint Thomas (3), ont montré que le sacerdoce du Christ est le plus parfait qui se puisse concevoir.

La raison qu'ils en donnent est aussi simple que profonde, elle dérive de la définition même du sacerdoce donnée par saint Paul (Hébr., v, 1) lorsqu'il dit : « Tout grand prêtre, pris parmi les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés. » L'office propre du prêtre est d'être, comme l'explique saint Thomas (4), un *médiateur* entre Dieu et les hommes, pour offrir à Dieu les prières du peuple, surtout le sacrifice, qui est l'acte le plus parfait de la vertu de religion, pour donner aussi au peuple les choses divines (*sacer-*

(1) *De Trinitate*, l. IV, c. 14.
(2) *De Eucharistia*, dist. V, c. 3, éd. Borgnet, t. 38, p. 347.
(3) *Summa Theologica*, III^{a}, q. 22, a. 1, 2, 3, 4; q. 48, a. 3; q. 50, a. 4, ad 3^{m}; q. 83, a. 1, ad 3.
(4) III^{a}, q. 22, a. 1.

dos = *sacra dans*) : par la prédication, la lumière de la vérité, et, par les sacrements, la grâce nécessaire à l'accomplissement de la loi de Dieu.

Cette double médiation ascendante et descendante s'accomplit surtout par le sacrifice, l'action sacrée par excellence : la médiation ascendante par l'oblation du sacrifice d'une victime; la médiation descendante par le don fait aux fidèles d'une partie de la victime offerte, pour qu'ils communient ainsi au Seigneur.

L'oblation et l'immolation extérieures de la victime doivent exprimer sensiblement l'oblation intérieure du prêtre, son adoration, sa supplication, les sentiments de son « cœur contrit et humilié (1) » et aussi son action de grâces. Ainsi par le sacrifice, acte extérieur et public de la vertu de religion, s'élèvent vers Dieu l'adoration, la supplication, la réparation et l'action de grâces du peuple entier, qui s'unit au prêtre, pour ne faire en quelque sorte qu'une âme avec lui.

Que s'ensuit-il au sujet de la perfection du sacerdoce et particulièrement pour le sacerdoce du Christ?

Il s'ensuit, comme l'a montré saint Augustin (2), que *le sacerdoce est d'autant plus parfait que le prêtre*, médiateur entre Dieu et les hommes, *est plus uni à Dieu, plus uni par l'oblation et l'immolation intérieures à la victime offerte, et plus uni aux hommes pour qui elle est offerte.*

Il est clair en effet que *plus le prêtre sera uni à Dieu, ou sera saint*, plus le sacrifice, acte principal de son sacerdoce, sera parfait, puisque le prêtre, en sa qualité de médiateur, doit suppléer par sa sainteté à l'imperfection de l'adoration, de la gratitude, de la réparation et de la supplication du peuple.

(1) Psaume L, 19.
(2 *Loc. cit.*

De même *plus le prêtre et la victime seront unis*, plus le sacrifice sera parfait, puisque l'oblation et l'immolation extérieures de la victime ne sont que le signe de l'oblation et de l'immolation du cœur du prêtre, qui accomplit ainsi le plus grand acte de la vertu de religion. *Plus aussi la victime sera pure, précieuse et entièrement consumée* en l'honneur de Dieu, plus le sacrifice sera parfait.

C'est ainsi que l'holocauste était le plus parfait des sacrifices de l'ancienne Loi : toute la victime y était consumée en l'honneur de Dieu, pour signifier que l'homme doit s'offrir à lui tout entier.

Enfin *plus le prêtre et le peuple sont unis*, plus le sacrifice est parfait, car le prêtre doit réunir toutes les adorations, demandes, réparations et actions de grâces des fidèles en une élévation vers Dieu, qui soit comme l'âme du peuple entier. Par suite, plus le peuple ainsi uni au prêtre sera nombreux, plus grand sera l'hommage, le culte d'adoration, et plus les effets du sacrifice seront universels ou étendus.

*
* *

Il suffit de considérer le sacerdoce du Sauveur à la lumière de ces principes pour voir aussitôt qu'il est le plus grand qui se puisse concevoir.

Le Christ Jésus est prêtre, non pas comme Dieu, mais comme homme, car le médiateur doit être un intermédiaire entre Dieu et les hommes, et à ce titre inférieur à Dieu. Cependant, nul ne peut être plus *uni à Dieu* que la sainte âme du Christ. Nous avons vu que *sa sainteté fut innée, substantielle et incréée*. Jésus n'est pas seulement absolument pur de toute faute originelle et personnelle et de toute imperfection, il est la *Sainteté même*. Il est le Verbe de Dieu fait chair. Son humanité est sanctifiée tout d'abord par l'union personnelle au Verbe, par le

Verbe même qui la possède intimement et pour toujours. C'est pourquoi les actions sacerdotales de Jésus, qui procèdent de son intelligence et de sa volonté humaines, avaient ici-bas une valeur méritoire et satisfactoire infinie, qu'elles puisaient dans la personnalité divine du Fils de Dieu. Et c'est encore le Verbe fait chair qui, par son âme humaine, « ne cesse d'intercéder pour nous » (Hébreux, VII, 25).

On ne peut concevoir un prêtre qui soit plus intimement et indissolublement uni à Dieu, plus saint. En outre Notre-Seigneur, en tant que tête de l'Église, a reçu *la plénitude de la grâce créée*, qui doit déborder sur nous, et *un pouvoir d'excellence pour instituer les sacrements*, leur donner la force de produire et d'augmenter la vie divine, *pour instituer aussi un sacerdoce indéfectible* jusqu'à la fin du monde, sacerdoce qui est une participation du sien (1).

« Il est l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde (2) » par son sacrifice parfait. Si le péché continue, ce n'est pas parce que la vertu de ce sacrifice est insuffisante comme celle des sacrifices de l'ancienne Loi, mais parce que les hommes souvent ne veulent pas en recevoir les fruits. On ne peut concevoir un prêtre plus saint.

*
* *

Le sacerdoce du Christ ne peut en outre être plus parfait, à raison de *l'union du Prêtre et de la Victime, et de la dignité de celle-ci*. Jésus ne pouvait offrir à son Père pour nous d'autre victime que lui-même. Figure du Christ, le petit Isaac s'était laissé offrir en sacrifice;

(1) Cf. Saint Thomas, q. 64, a. 4, et Supplément, q. 35, a. 2.
(2) *Joan.*, I, 29.

Jésus s'offre lui-même, lorsqu'on le crucifie : « C'est pour cela, a-t-il dit, que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même : j'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jean, x, 18).

Nous sommes tellement habitués à cette idée que nous ne pouvons nous représenter Notre-Seigneur immolant seulement un agneau distinct de lui, ou une colombe. Il est lui-même la victime.

Cette victime très pure a une valeur infinie, car c'est le corps du Verbe de Dieu, qui, déchiré, cloué sur la croix, répand tout son sang. L'union du Prêtre et de la Victime ne peut être plus parfaite, puisque Jésus est victime jusque dans son âme, toute plongée dans la douleur et dans l'universel abandon : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* » C'est la complète immolation, le parfait holocauste en réparation de l'orgueil de la vie, de la concupiscence de la chair et de celle des yeux. Le Prêtre et la Victime ne peuvent pas être plus parfaitement unis qu'en Notre-Seigneur immolé pour nous.

*
* *

Enfin l'union du Prêtre et du peuple fidèle ne peut pas être plus étroite. Jésus est tête du corps mystique dont nous sommes les membres. De lui à nous découlent incessamment les fruits du sacrifice de la croix, la vie de la grâce. En même temps par lui, au moment de la Messe qui perpétue en substance le sacrifice de la croix, nos prières montent vers Dieu unies à la sienne.

C'est surtout à la Messe, au moment de la consécration et à celui de la communion, que se vérifient les paroles de saint Paul : « Le Christ est le chef de l'Église, son

corps, dont il est le Sauveur (1). » « Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part (2). » « Continuons à croître à tous égards dans la charité en union avec celui qui est le chef, le Christ (3). » Le Sauveur est ainsi le Prêtre de l'humanité tout entière, car « il est mort pour tous les hommes (4) » de tous les lieux et de tous les temps, et tous peuvent lui être incorporés progressivement dans la suite des générations humaines et demeurer les membres de son corps mystique pour l'éternité.

Il a ainsi satisfait et mérité pour tous les hommes, il continue de prier pour nous, et sa sainte humanité comme l'instrument toujours uni à sa divinité *nous communique toutes les grâces que nous recevons.* L'influx vital de la grâce passe ainsi constamment de Lui à nous (5).

On ne saurait donc concevoir un sacerdoce plus parfait, un prêtre plus uni à Dieu, plus uni à la très pure Victime offerte encore tous les jours sur l'autel, plus uni enfin au peuple chrétien qui se renouvelle jusqu'à la fin des temps et dont les membres vivants doivent lui rester incorporés pour toujours. Le Sauveur est ainsi Prêtre pour l'éternité, *sacerdos in aeternum*; son adoration et son action de grâces ne cesseront jamais, et la gloire des élus sera la consommation de son sacrifice (6).

(1) *Ephes.*, v, 23.
(2) *I Cor.*, xii, 27.
(3) *Ephes.*, iv, 15.
(4) *II Cor.*, xv, 14, 15.
(5) Cf. Saint Thomas, III^a^, q. 62, a. 5.
(6) Cf. Saint Thomas, III^a^, q. 22, a. 5.

*
* *

Qu'est-ce qui constitue formellement le Sacerdoce du Sauveur?

Qu'est-ce qui correspond en lui à ce qu'est le caractère sacerdotal, imprimé de façon indélébile en l'âme de ses ministres?

Plusieurs théologiens, comme les Carmes de Salamanque (1), ont pensé que le sacerdoce du Christ est formellement constitué par *la grâce habituelle créée* (par laquelle il est tête du corps mystique), en tant que cette grâce suppose l'union personnelle au Verbe. Ainsi le Christ serait prêtre par la grâce même qui le constitue tête de l'Église, et par laquelle il influe immédiatement sur nous.

D'autres théologiens de plus en plus nombreux, parmi lesquels plusieurs thomistes (2), estiment, à bon droit, semble-t-il, que ce qui constitue formellement le sacerdoce de Jésus-Christ, c'est *la grâce substantielle d'union au Verbe* par laquelle il est *saint, sanctificateur et médiateur capable d'offrir un sacrifice d'une valeur infinie.*

Cette manière de voir est de plus en plus acceptée par les théologiens aujourd'hui et a été d'une certaine manière approuvée par S. S. Pie XI dans une allocution du 28 décembre 1925 (3). Elle dérive de la doctrine qui a prévalu sur la sainteté non pas seulement innée, mais *substantielle* et *increée de Jésus* (4).

(1) *Cursus theologicus, de Incarnatione,* disp. XXXI, dub. 1, § IV, n° 16.

(2) Cf. Gonet, O. P., *Clypeus thom. theol., de Incarnatione,* disp. 22, a. 3. Hugon, O. P., *De Verbo Incarnato,* 2e éd., p. 628 sq.

(3) S. S. Pie XI dit : « È unicamente perche l'*Omoousios* di Nicea si è incarnato... che si effuse e si effonde, inesauribile ed infinita, in Gesu Cristo, quella che i teologi chiamano *unzione sostanziale, che lo consecrava sacerdote.* » (*Civiltà Cattolica,* 1926, p. 182.)

(4) Cf. Jean de Saint-Thomas, *de Incarn.,* d. III, a. 1 ; Gonet, *de Incarnatione,* disp. XI.

C'est en effet la grâce substantielle d'union au Verbe qui *sanctifie* tout d'abord l'humanité du Sauveur. Elle ne lui donne pas seulement une sainteté accidentelle, comme celle qui procède en nous, chez les plus grands saints et en Marie, de la grâce habituelle créée, accident de notre âme, greffe divine reçue en elle. L'union personnelle au Verbe donne à l'humanité de Jésus une *sainteté substantielle et incréée* (1) qui est le principe de la *valeur infinie de ses actes humains* méritoires et satisfactoires, de la valeur infinie de son adoration, qui subsiste au ciel maintenant que l'heure du mérite et de l'expiation douloureuse est passée.

Or Jésus, formellement comme prêtre et médiateur universel, doit offrir non pas un sacrifice d'une valeur limitée, comme ceux de l'ancienne Loi, *mais un sacrifice d'une valeur infinie*. Les actes sacerdotaux de sa sainte âme doivent avoir une *valeur théandrique*. Et qui dit prêtre capable d'offrir un sacrifice d'une telle valeur, dit plus que « tête de l'humanité ». Adam, dans l'état d'innocence, était tête de l'humanité (*caput naturae elevatae*), sans pouvoir, comme prêtre et médiateur, offrir un sacrifice d'une valeur infinie.

Le constitutif formel du sacerdoce du Christ paraît donc bien être *la grâce d'union substantielle au Verbe*, qui fait de lui « *l'oint du Seigneur* » (Ps. XLIV, 8, et IX, 24). Cette grâce d'union, qui est incréée, car c'est le Verbe même qui termine et possède l'humanité du Sauveur (2), implique une vocation sacerdotale unique, et elle est le principe de la grâce habituelle créée, par laquelle le Christ,

(1) L'humanité de Jésus existe aussi par l'existence incréée du Verbe (cf. S. THOMAS, III^a, q. 17, a. 2).

(2) Cf. SAINT THOMAS, III^a, qu. VI, a. 6 : « *Gratia unionis* est *ipsum esse personale*, quod gratis divinitus datur humanae naturae in persona Verbi. »

tête de l'Église, influe immédiatement sur ses membres ou leur communique la vie surnaturelle. Tous ces dons sont requis à son sacerdoce, mais le premier en est le constitutif formel.

Telle paraît être la pensée de saint Thomas (III^{a}, q. 22, a. 2, ad 3^{m}), lorsque parlant de Jésus prêtre et victime, il dit que son humanité fut sanctifiée par la grâce d'union. De même lorsqu'il parle (III^{a}, q. 24, a. 1 et 2) de la prédestination de Jésus, non pas seulement à la gloire comme lorsqu'il s'agit de la prédestination des saints, mais à la filiation divine naturelle, infiniment supérieure à la filiation divine adoptive. Enfin, selon saint Thomas (III^{a}, q. 26, a. 2, et q. 58, a. 3), Jésus, comme homme, est médiateur entre Dieu et tous les hommes, par la grâce d'union hypostatique, à raison de laquelle il touche les deux extrêmes à réunir et à réconcilier : Dieu et l'humanité (1).

Bossuet ne parle pas autrement dans ses *Élévations sur les Mystères*, XIII^{e} semaine, 1re et 6^{e} élévations, où il expose ce qu'est le sacerdoce de Jésus-Christ : « O Christ ! ô Messie, ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie *l'oint du Seigneur !* apprenez-moi dans

(1) Parfois les théologiens ont trop exclusivement distingué entre Jésus comme Dieu et comme homme, sans toujours assez prendre garde à ce qui lui convient comme *Homme-Dieu*, ou ce qui convient à son humanité à raison de *la personnalité divine* du Verbe. Jésus, comme Dieu, et nullement comme homme, a créé toutes choses ; — comme homme, et nullement comme Dieu, il a souffert, il a été triste jusqu'à la mort ; — comme *Homme-Dieu* il nous a aimés d'un *amour théandrique* qui, tout en étant un acte humain, a une valeur infinie à raison de la personnalité divine dont il procède.

Saint Thomas fait très bien ces distinctions, en particulier III^{a}, q. 58, a. 3, pour expliquer que Jésus est assis à la droite du Père : 1° comme Dieu ; 2° comme Homme-Dieu, *secundum gratiam unionis* ; 3° comme homme, à raison de la plénitude de grâce créée.

l'excellence de votre onction l'origine et le fondement du christianisme... Il s'agit d'expliquer *l'onction, qui vous fait Christ...* » — « Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu... pour ce qui est du sacerdoce vous ne le tenez que de Celui qui vous a dit : « *Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré* » (Ps. II, 7). Pour ce divin sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu, et vous avez votre vocation « par votre éternelle naissance » (Hebr., VII, 16)... La loi de ce sacerdoce est éternelle et inviolable. Vous êtes seul : vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires, sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père. »

Jésus est donc prêtre par l'Incarnation même; *son sacerdoce est substantiel* comme sa sainteté, et c'est de lui que dérive le caractère sacerdotal imprimé d'une façon indélébile dans l'âme de ses ministres, dont il suscite et suscitera toujours les vocations jusqu'à la fin des temps.

Fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Sur les saints Anges

La doctrine des Anges gardiens et la dévotion aux saints Anges sont un bien traditionnel du trésor de l'Église : de la multitude des témoignages qu'on en pourrait apporter ici, qu'il suffise de recueillir, pour sa fraîcheur, cette réponse de Jeanne d'Arc à ses juges : « Interrogée si les anges demeuraient longtemps avec elle, répondit : ils viennent beaucoup de fois entre les chrétiens, qu'on ne les voit pas; et les a bien des fois vus parmi les chrétiens (1). » Le sentiment vivace de cette doctrine et de cette dévotion semble aller de pair avec le sens des grandes réalités spirituelles; malheureusement, les vérités du christianisme, qui sont des mystères, sont aussi difficiles à porter qu'un secret.

Pourquoi les saints anges tiennent-ils si peu de place dans notre vie spirituelle? Une raison, parmi plusieurs autres, nous semble tenir en ceci que l'ensemble des chrétiens lisent peu l'Écriture sainte ; ils alimentent leur piété par la lecture de bons auteurs, de livres de dévotion qui leur monnayent, de seconde ou de troisième main souvent, la doctrine d'auteurs scolastiques du XVI[e] et du XVII[e] siècle. Or les vérités les plus vivantes du christianisme prennent souvent, dans cette littérature, une allure purement théorique, artificielle, quand ce n'est pas sentimentale et verbale; il en résulte une conviction

(1) P. Champion, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*. Texte, traduction, notes. Paris, E. Champion, 1921 ; t. II, p. 80.

également théorique, sentimentale et verbale, au lieu de cette persuasion tout intime, toute chaude et consolante que l'Écriture sainte porte avec soi.

Il est une autre raison plus générale de notre indifférence aux saints anges : c'est le caractère individualiste et étroitement moraliste de notre piété. Certes, un ange gardien est donné personnellement à chacun de nous ; mais le fait même d'avoir des anges gardiens relève d'un plan social, d'une conception du salut comme d'un salut en Église, en corps : plan et conception dont la mentalité individualiste et moraliste qui s'est développée surtout depuis le XVI[e] siècle a beaucoup trop perdu le sens. Les siècles antérieurs, ceux surtout qui ont précédé la genèse de la théologie scolastique proprement dite, tenaient leur piété beaucoup plus au contact des sources bibliques et liturgiques. Ils y puisaient un sens très vif du *tout* que forme le mystère du Christ, tout dans lequel est incluse l'Église et dans lequel se joue notre propre salut, non comme une lutte autonome menée par nos propres forces, mais comme une action toute appuyée en avant sur le Christ vainqueur, et de tous côtés par l'Église universelle. Si l'on se sent étranger dans cette sphère de pensée, c'est qu'on n'a pas le véritable sens chrétien des réalités spirituelles et de la lutte du bien et du mal dans le monde. La spiritualité ancienne et traditionnelle dans l'Église c'est, comme le dit Dom Vonier (1), celle du *Te Deum* : la louange à Dieu pour la Rédemption et la victoire du Christ désormais acquises, et la joie de cette louange où, en union avec toute la création, toute l'Église, tout le ciel, le chrétien retrouve le sens de la vie, dans la concordance assurée de son propre bonheur et de

(1) *La nouvelle et éternelle Alliance.* Trad. fr. L. Laîné, Saint-Brieuc, A. Prud'homme, 1932, pp. 26-27.

la gloire de Dieu. Du coup, l'accent n'est pas mis sur l'effort ascétique personnel, ni sur le salut conçu exclusivement comme une œuvre à réaliser par des efforts pénibles de notre part; l'accent est mis à la fois sur l'initiative souveraine de Dieu et sur la valeur vraiment universelle, sur l'amplitude du salut réalisé par Dieu dans le Christ. Cette spiritualité est plus favorable à une appréciation vraiment catholique du monde surnaturel et de la lutte du bien et du mal dans le monde; les anges y retrouvent tout naturellement leur place : et d'abord par la joie que nous avons à penser que Dieu trouve en eux une louange et une obéissance parfaites : « Bénissez Dieu, vous ses ses anges, qui êtes puissants et forts, et qui exécutez ses ordres, en obéissant à la voix de sa parole... » (Ps. CIII hebr., v. 20). — Nous voudrions, en ces quelques pages, développer deux considérations qui prennent toute leur valeur dans la perspective que nous venons d'indiquer, et qui sont propres à justifier le rôle important des saints anges dans la vie chrétienne.

*
* *

Le fondement de notre relation aux saints anges et de la dévotion que nous leur devons est dans l'économie du royaume de Dieu qui nous réunit les uns et les autres, d'une certaine manière, en une seule Église. Ce n'est pas que les anges fassent partie au même titre que nous de l'Église militante de la terre; ce n'est pas même qu'ils reçoivent leur vie divine, comme nous, de Jésus et de la croix de Jésus. Mais il ne faut pas oublier tout d'abord que, dans le ciel, il se forme une seule Église de tous ceux qui vivent pareillement la vie des amis de Dieu : les anges font partie au même titre que les hommes de ce royaume des saints du Très-Haut dont parle le prophète

Daniel (ch. VII). Il y a plus : même si nous envisageons la société chrétienne, le royaume que le Christ s'est acquis par la croix, il est encore vrai de dire que les anges en font partie avec nous. Certes, ils n'ont pas été, comme nous, rachetés par la croix du Christ; mais ils doivent à cette croix une nouvelle et sainte fonction, un ministère qui les ennoblit : « Ils sont tous des esprits au service, dit l'épître aux Hébreux, envoyés comme serviteurs pour le bien de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut » (Heb., I, 14). En raison de ce ministère qu'ils ont mission d'exercer auprès des rachetés de Jésus, les saints anges tombent, pour ainsi dire, sous l'influence du Christ, seul médiateur de la nouvelle économie de grâce (1); car c'est de lui qu'ils tiennent la grâce de ce nouveau ministère. A ce titre, ils sont assumés et incorporés dans le royaume du Christ, qui est l'Église; ils ont leur place dans cette économie de la grâce chrétienne dont le Christ est la source, le Principe et le chef; il font partie de la société chrétienne au titre d' « esprits au service »; on peut même dire qu'ils font partie, à ce point de vue, de l'Église militante, un peu comme des soldats d'une autre nationalité, combattant au compte d'un pays qui n'est pas le leur, font en toute vérité partie de l'armée de ce pays et reçoivent, pour la lutte commune, l'impulsion de son chef.

Aussi saint Thomas n'hésite-t-il pas à dire que les anges font partie avec nous du corps mystique du Christ et de l'Église (2), et Bossuet écrit magnifiquement : « Toutes les créatures visibles et invisibles sont quelque

(1) Eux qui, avant le Christ et sous la Loi, exerçaient un rôle de médiation et dominaient l'économie ancienne, ils ont été comme dépouillés et refoulés par la croix du Christ (Coloss., II, 15).

(2) *Comm. in III Sent.*, d. 13, q. 2, a. II, q^{a} 2, ad 3^{m}; *Sum. theol.*, III^{a} P., q. 8, a. 4; q. 59, a. 6; q. 80, a. 2, ad 2^{m}, etc.

chose à l'Église. Les anges sont ministres de son salut, et par l'Église se fait la recrue de leurs légions désolées par la désertion de Satan et de ses complices; mais dans cette recrue, ce n'est pas tant nous qui sommes incorporés aux anges que les anges qui viennent à notre unité, à cause de Jésus, notre commun chef, et plus le nôtre que le leur (1). »

Il suit de là que les anges sont nos frères dans l'ordre surnaturel, nos frères aînés : ils veillent sur nous, ils nous aident. Nous, nous ne connaissons pas toute la beauté d'une âme en état de grâce, et saint Jean nous dit que notre qualité d'enfant de Dieu ne nous est pas encore tout entière connue (I Joan., III, 2); eux, au contraire, voient toute la dignité d'une âme chrétienne. Eux qui servent Dieu en lui-même et l'adorent, ils le servent aussi en nous et l'y vénèrent profondément : et de même que la théologie est la science de Dieu et qu'elle reste science de Dieu quand elle s'occupe de la vie divine en nous, de même que la charité est une vertu théologale et qu'elle reste théologale lorsqu'elle aime la bonté de Dieu participée dans les hommes, de même les anges restent des adorateurs et des serviteurs de Dieu quand ils le vénèrent et le servent en nous. Ce sont des anges théologiens, ce sont des anges au cœur et au regard théologal, si l'on peut dire, que nous avons pour nous garder : car dans le « vas fictile », dans la pauvre enveloppe de boue que nous sommes, ils gardent le trésor de la vie divine, ce germe caché de la gloire, qui est le gage de notre héritage céleste; ils sont en service « pour le bien de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut ». Aussi Notre-Sei-

(1) *IV^e Lettre à une demoiselle de Metz*, n° 8. Dans la coll. « Les grands écrivains de la France », t. I de la *Correspondance*, Hachette, 1904, p. 61.

gneur, voulant condamner le scandale des petits et montrer la souveraine dignité de l'âme chrétienne, nous fait-il considérer que Dieu a commis à la garde de ces petits et de ces âmes un ange de sa cour céleste : « Prenez garde à ne pas dédaigner un seul de ces petits, car je vous déclare que leurs anges, dans les cieux, contemplent constamment la face de mon Père qui est dans les cieux » (Matt., XVIII, 10). Ce texte étonne parfois : on se demande quelle mystérieuse connexion exprime le « car » de Notre-Seigneur. Au sens littéral immédiat, cela revient à dire ceci : Ne méprisez pas ces petits, puisqu'ils sont si chers à Dieu que celui-ci a député à la garde de chacun d'eux un ange de sa cour (1). Mais Pie X ne demeurait-il pas dans la ligne et l'intention de cette parole du Christ quand, s'adressant aux petits enfants venus le remercier de leur avoir donné Jésus, il leur disait : « Hélas ! ces gardiens célestes, trop souvent, sont attristés et saisis d'horreur, quand ils découvrent, dans les âmes qui leur sont confiées, la dépravation et les souillures du péché. Les anges des enfants, au contraire, sans être jamais distraits, par leur sollicitude, de la vision bienheureuse de Dieu, qu'ils voient face à face dans son éternelle lumière, le retrouvent encore dans leur âme, où il se reflète, comme dans un miroir d'innocence, de pureté et de candeur (2). »

Nous tenons ici un motif de beaucoup prier les saints anges, en même temps qu'une des raisons pour lesquelles nous les prions si peu. Nous avons très peu la notion, pourtant familière aux chrétiens des premiers âges et aux

(1) LAGRANGE, *Évangile selon saint Matthieu*, Gabalda, 1923, pp. 351-352 ; DURAND, *Év. selon saint Matthieu* (*Verbum Salutis*, I), Beauchesne, 1924, p. 305.

(2) Cité par R. BAZIN, *Pie X* (coll. « Les Grands Cœurs »), Flammarion, 1928, p. 182.

théologiens de race, de la beauté d'une âme amie de Dieu, et l'idée que, vraiment, notre âme est un ciel dans lequel Dieu habite. Un des motifs qui reviennent souvent dans les anciennes inscriptions ou les textes primitifs du christianisme est le souci de « garder brillant le sceau de son baptême », et l'on sait que plusieurs grands spirituels interprètent l'invocation du *Pater* : Notre Père, qui êtes aux cieux = dans le ciel de notre âme (1). Ainsi les anges, les « anges de la Face », les « anges de la Présence » ne quittent pas la face de Dieu pour s'occuper des chrétiens, car, dans l'âme de tout chrétien, il y a un reflet de la face de Dieu. Quant à nous, dans la mesure où nous prenons conscience de cette beauté de l'âme juste, dans la mesure où nous avons le sens des valeurs spirituelles, nous sommes pénétrés d'un immense désir de ne pas ternir l'image du Père en nous, nous sommes saisis d'une intense volonté de chasteté spirituelle, et nous nous prenons à aimer, à prier ces frères si purs, qui voient toujours la face de Dieu.

*
* *

Il est une autre considération qui nous aide à comprendre l'utilité des saints anges, et nous invite à nous tourner vers eux : c'est que, comme nous en avertit saint Paul, « nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air » (Éphés., VI, 12). Les grandes luttes du monde sont des luttes spirituelles; ce sont

(1) Par ex. : Saint Grégoire, *Morales*, l. XXIX, ch. 28 (P. L., 76, 508); *Homélie 38 sur les Évangiles*, n° 2 (P. L., 76, 1283); sainte Thérèse, *Chemin de la Perfection*, ch. 28, etc.

les idées qui mènent le monde, et, dans les grands conflits humains, il y a toujours une opposition d'évangiles. Une déviation doctrinale minime et que, grossiers que nous sommes, nous percevons à peine, peut avoir, dans le monde spirituel, un retentissement incalculable ; elle peut empêcher la croissance dans la charité d'une multitude d'âmes ; mais, en vérité, une seule âme, un seul degré de charité en plus ou en moins dans une seule âme rachetée du sang du Christ, c'est une réalité spirituelle incomparablement plus importante que tous les mondes sensibles. Comme le dit Pascal, « tous les corps et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé. » Il nous faut donc, dans l'ordre spirituel, être d'une fidélité et d'une chasteté souveraines à l'égard de la vérité, puisque l'or pur de la charité se changerait, sans elle, « en un plomb vil ». Et si nous manquons à cette chasteté spirituelle, si nous diminuons et adultérons de quelque manière la vérité, nous tomberons de ces chutes lamentables telles que seuls peuvent en connaître ceux qui avaient d'abord été appelés à un haut degré d'union à Dieu.

Or, vis-à-vis de ces valeurs spirituelles, nous sommes des myopes ; nous ne savons pas exactement où est le devoir, où la vérité, où la voie de la fidélité ; nous sommes changeants, impressionnables, faciles à tromper ; il nous faut, comme s'exprime la Liturgie de saint Jean Chrysostome, « un ange de paix, un fidèle conducteur, un gardien de nos âmes et de nos corps ».

Cette aide d'un ange de lumière est d'autant plus nécessaire que contre nous travaillent d'autres anges, ceux auxquels pense saint Paul lorsqu'il nous dit : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre

la chair et le sang, mais contre les princes, les puissances... » (Éphés., VI, 11-12).

Nous touchons ici à un point souvent oublié et dont l'Évangile et saint Paul, pourtant, nous avertissent nettement : l'existence et l'activité, contre l'Église qui est le règne de Dieu ici-bas, d'un anti-règne, d'une anti-Église qu'il nous faut représenter non d'une façon enfantine, dans le décor suranné de quelque Grand-Orient de fantaisie, mais comme un ensemble de forces spirituelles personnelles en travail contre tout ce qui est rédemption par la Parole et la Croix du Christ. Saint Jean appelle Satan « le prince de ce monde » (Jo., XII, 31 ; XIV, 30), le monde désignant, dans son vocabulaire, tout le plan spirituel étranger et opposé à la lumière et à la médiation du Christ ; de même saint Paul, reprenant le mot même dont se sert saint Jean, rappelle à ses convertis qu'ils marchaient autrefois « selon le train de ce monde, selon le prince de la puissance de l'air, de l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la désobéissance » (Éphés., II, 2). Il y a deux ordres, deux princes, deux cités qui s'affrontent. Aussi Notre-Seigneur liait-il la venue du règne de Dieu au pouvoir et au fait de chasser les démons (1) : et c'est là un pouvoir que, très formellement — nous n'y croyons pas assez — il a transmis à son Église : il lui indiquait ainsi l'un des principaux points d'application de son activité militante, lui rappelant seulement, au surplus, que cette grâce n'est pas la plus grande qu'il lui a faite, et qu'elle doit se réjouir surtout d'être l'héritière du royaume des cieux (2). Jésus, venu pour perdre les démons (3), a définitivement vaincu leur puissance sur la Croix : c'est là que le prince

(1) Matth., XII, 28 ; Luc, XI, 20 ; comp. Actes, X, 38.
(2) Cf. Marc, XVI, 17, et Luc, X, 17-20.
(3) Marc, I, 24 ; Luc, IV, 34.

de ce monde a été jeté dehors (Jo., XII, 31) ; seulement, la manifestation de cette victoire dès maintenant acquise est différée jusqu'au jour du jugement : c'est alors seulement que les démons perdront tout pouvoir de nuire (1). Mais, dans le temps qui sépare notre rédemption sur la croix du moment où le Fils de l'homme reviendra, nous avons à mener la lutte contre les esprits malins. Or les mauvais anges, avec l'acuïté de vision des purs esprits, connaissent beaucoup mieux que nous les grands courants spirituels, les ressorts de l'âme humaine, « la pente générale des affaires, le nœud secret de notre temps » ; ils inspirent et guident la lutte contre le royaume de Dieu sur la terre. La véritable lutte dans l'Église ne s'exerce pas seulement ni principalement contre les séductions de la chair, mais contre celles de l'esprit : il faut à tout prix sauver la chasteté des âmes, la pureté de la doctrine pour la pureté de la charité; aussi l'Église demande-t-elle « d'éviter d'être touchée par les mauvais anges, afin de suivre DIEU SEUL, avec une âme très chaste » (Collecte du XVII[e] dim. après la Pent.).

On comprend mieux, alors, pourquoi les anges gardiens nous sont nécessaires et pourquoi nous devons penser beaucoup à eux. On comprend mieux pourquoi un homme comme saint Thomas d'Aquin, prédestiné par Dieu à être le théologien par excellence de l'Église, devait recevoir des grâces qui feraient de lui le *Docteur Angélique*. Et s'il est dans l'Église un « Ordo doctorum » plus spécialement destiné à procurer la pureté de la charité par la pureté de la foi, ceux que Dieu appelle à un tel office dans le Corps de l'Église ne doivent-ils pas rechercher plus que d'autres le commerce et l'aide des

(1) Cette idée est une de celles qui inspirent l'Apocalyse. Cf. Apoc., XX, 9-10; Jud., 6; II Petr., II, 4.

anges? Contre Lucifer qui connaît, apprécie et tente de pervertir les valeurs les plus hautes, les plus délicates, nous qui sommes faits de boue et qui devons, cependant, être les lumières du monde, nous avons besoin des anges!

Parce qu'ils donnent à Dieu une gloire incomparable, parce qu'ils sont pour nous des frères aînés qui gardent en nous le reflet de la face de Dieu, parce que notre véritable combat n'est pas contre la chair et le sang, mais contre des forces spirituelles beaucoup plus fortes que nous, nous devons beaucoup aimer et beaucoup prier les saints anges. Dieu nous demandera compte, aussi, de cette miséricorde qu'il nous a faite de donner à chacun de nous, pour nous aider à revenir à lui, un ange de sa Face.

Le Saulchoir.

fr. M.-J. Congar.

L'Esprit des Vœux

Il n'y a qu'une manière d'être saint, *c'est d'être*. La conscience est en nous *une exigence d'être*, la voix de l'être. C'est notre seul devoir, comme c'est aussi notre seul droit, et au fond notre seul désir : *Être*.

Mais si nous avons l'être, nous ne sommes pas l'Être.

Dieu est l'Être, l'étoile polaire de la boussole dont notre conscience est l'aiguille. Pour être pleinement, il faut donc nous donner à lui. C'est là le centre de notre vocation, la roche vive d'où la source jaillit. Bien loin de céder à une chimère et de lâcher la proie pour l'ombre, nous n'avons fait, en la suivant, que nous conformer strictement aux exigences d'être inscrites en notre essence, et nous nous sommes établis au cœur du réel : car toute créature n'a d'autre vocation que d'exprimer Dieu; toute créature n'a d'être que pour le donner, pour se donner à Dieu, et à tout l'univers.

Dieu nous a fait la grâce d'en devenir assez conscients pour avoir le désir de le reconnaître explicitement et de le vivre effectivement.

Non que Dieu ait le dessein de nous enlever l'être qu'il nous a donné. Tout au contraire, Dieu a créé les êtres pour qu'ils fussent. Et il leur a communiqué, autant que le comportait leur nature, le privilège de son Être, qui est d'être pur don, extase éternelle d'amour et pur acte de charité.

Dieu nous a donc appelés à l'exercice de ce privilège : faire de notre être un don.

Nous donner à Dieu, c'est, d'un seul mot, transférer notre moi en lui, *adopter Dieu à titre de moi*. L'amour de charité, aussi bien, tend de tout son poids vers Dieu comme centre, et nous incline à être à l'égard de Dieu, en son indivisible Trinité, ce que chaque Personne divine est à l'égard de l'Autre : « Que tous soient un *en nous* comme Vous et Moi Nous sommes un. »

La sainteté, c'est cela : être une relation vivante à Dieu :

« Et maintenant *ce n'est plus moi qui vis*, c'est le Christ qui vit en moi. »

C'est pourquoi Jésus est le Saint par excellence : « *Tu solus Sanctus.* » Sa sainte humanité ne connaît pas cette nécessité de dépouiller et d'aliéner son moi. Elle est en état de don, entièrement rapportée au Verbe en qui elle subsiste, afin qu'il puisse lui-même s'exprimer personnellement en elle.

L'amour de charité, qui est un amour filial, est aussi, « à sa manière », un amour d'égalité, un amour de réciprocité. Dieu nous aime d'un amour paternel, comme nous l'aimons d'un amour filial. Et il transfère sa vie en nous comme nous transférons notre vie en lui. « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis dans le Père, et vous en Moi, et Moi en vous. » Dieu vit notre vie comme nous vivons la sienne, suivant la mesure de notre amour.

Mais quelle mesure offrir à l'amour infini, sinon une mesure qui soit sans mesure ? Il s'agit de dilater sans fin nos capacités d'aimer.

Les conseils évangéliques n'ont d'autre objet. *Les conseils sont les ailes de charité.* Ils ne veulent qu'assouplir tous les rouages de notre être à ce transfert d'amour, assujettir tout notre domaine au bon plaisir de Dieu. Ce serait en fausser complètement le sens que de les soumettre à une interprétation purement négative. Ils tendent vers la vie, comme tout ce qui procède de l'Esprit vivificateur.

Saint Benoît a dit tout le mystère de *la pauvreté* dans cette petite phrase : « Traiter les outils du monastère comme des vases sacrés. »

Le monde visible est entre nos mains comme le pain multiplié par la tendresse de Jésus. Il n'en faut laisser perdre aucune parcelle. Rien n'est plus éloigné du véritable esprit chrétien que le mépris de la réalité matérielle, dont Dieu est l'auteur aussi bien que des hiérarchies angéliques. L'esprit de pauvreté n'est qu'un immense amour et un infini respect. Justement parce que cette réalité est divine dans sa source, elle doit demeurer telle dans son usage, et nous offrir les matériaux pour construire en nous la Cité de Dieu — et nous fournir les pierres de l'autel et l'huile de la lampe. C'est à Dieu qu'il faut tout approprier en consacrant à notre usage cela seulement qui est requis pour faire de nous les instru-

ments bien adaptés de ses volontés (entendant d'ailleurs ce « seulement » sans scrupule et sans raffinement, avec une souple adaptation aux exigences des circonstances concrètes, et avec ce sens de la magnanimité et de la magnificence qui convient aux enfants du Roi des rois).

« Traiter comme des vases sacrés » tous les biens temporels à notre usage, c'est donc les regarder dans cette vision de foi et d'amour qui nous révèle le caractère sacramentel des plus humbles réalités. Avec quel respect et quelle reconnaissance il faut nous asseoir à cette table où nous sommes les hôtes de Dieu ! Avec quelle sollicitude et quelle délicatesse il nous faut administrer le patrimoine de notre Père céleste et de ses petits enfants, avec quelle générosité et quelle simplicité il nous faut communiquer à nos frères des biens qui sont à lui dans les autres — aussi bien qu'en nous !

La pauvreté n'est pas le mépris des biens temporels, mais leur assomption et leur délivrance. Elle donne des ailes à la matière, afin que toute réalité puisse chanter.

« *All realities will sing, nothing else will :* Toute réalité chantera : rien d'autre ne chantera. »

La chasteté n'est pas moins féconde. Non seulement Dieu nous a donné l'être, il nous a de plus communiqué le pouvoir de donner l'être. Il nous a fait participer à sa puissance créatrice et nous a confié la dispensation de la vie. Il a remis entre nos mains le sort d'une postérité innombrable qui pouvait naître de notre tendresse et il a fait de nos corps les sacrements de cette vertu divine.

Dieu, qui est père et mère infiniment — parce que le Bien infini qu'il est, est infiniment avide de se répandre —, Dieu nous a faits pères et mères d'une multitude sans nombre. Il s'en faut donc infiniment que notre vœu de chasteté ait le sens d'un refus et d'une négation. Il veut au contraire nous permettre de réaliser *explicitement* (autant qu'un être humain en est capable) toute l'infinité et toute l'universalité de la paternité et de la maternité divines.

Aussi bien, ce qui ravit le cœur des mères dans leurs petits enfants, c'est tout ce monde intérieur qui est le secret de leur être, et cette éclosion indiciblement mystérieuse de la vie divine en eux. C'est cette naissance de Dieu, dans cette âme nouvellement créée, qui est la véritable fin de la génération. Il arrive malheureusement trop souvent qu'on perde de vue

cette ordination sacramentelle de la chair, et que les besoins corporels du petit enfant fassent oublier la vocation divine de l'âme. C'est à nous d'y penser, de suppléer à l'impuissance de tant de parents, et de recueillir en nos âmes toutes les âmes d'enfants que personne ne fait naître à l'Esprit, et de les offrir à leur Père comme une hostie de louange, dans un cœur tout plein de la tendresse de la Mère Église.

Mais ce n'est pas encore assez. Il faut que notre amour soit rigoureusement catholique, qu'il embrasse tous les êtres et qu'il se penche sur toutes les âmes. Les pères et mères de famille, accablés par les soucis domestiques, contraints par les nécessités matérielles, ont besoin de trouver des pères et des mères pour la vie de leur esprit et pour la vie de leur cœur. Ils ont besoin de déposer leur fardeau et d'en partager avec nous l'accablement. Il faut qu'ils puissent compter toujours sur nos prières, notre sympathie et notre charité — et qu'ils rencontrent en nous « la douceur du visage de fête du Christ Jésus ».

Les familles chrétiennes n'ont d'ailleurs pas leur fin en elles. Elles sont ordonnées à l'unité catholique de l'Église. Il faut donc insérer chacun de leurs membres dans cette famille universelle — les incorporer au Corps mystique de Jésus. C'est de cette famille universelle que nous avons la charge, c'est le Christ mystique que nous avons à engendrer.

Comment ne pas évoquer ici la fécondité promise à Abraham : « Compte, si tu le peux, les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer : ta postérité en dépassera le nombre. » Ah ! comme il faut dilater nos cœurs pour accueillir tous ces enfants que la tendresse du Père veut sans cesse faire naître de notre charité ! Comme nous devrions savoir aimer, et quelle passion divine devrait dévorer les âmes consacrées, où tout être serait en droit de sentir les battements du Cœur de Dieu !

Être père et mère à l'égard de tout être — comme Dieu lui-même — et offrir à chacun le refuge d'une tendresse capable de se donner totalement à tous, parce qu'entièrement dépouillée de soi : c'est là l'objet propre du vœu de chasteté. « Le Juste, dit le Psalmiste, fleurira comme le palmier, étendra ses branches comme le cèdre du Liban. »

Mais s'il faut aimer les choses à cause du reflet en elles de la clarté de Dieu, s'il faut avoir la passion des âmes pour les

faire naître à la vie de Dieu, il reste qu'il faut aimer, avant toutes choses et avec un attachement unique, ce Dieu qui est la raison d'aimer tout le reste.

L'obéissance veille sur ce Saint des saints, qui est la pureté d'intention et la virginité du cœur. Car c'est toujours dans un cœur virginal que le Verbe établit sa demeure, dans un cœur où le *moi* ne s'est point ménagé de retraite et dont l'Esprit puisse s'approprier tous les battements. C'est pourquoi, plus qu'à toutes nos œuvres et à toutes nos conquêtes, Dieu tient à notre entière disponibilité. Car avant de nous donner la création, il veut d'abord se donner lui-même et répandre en nous la plénitude de sa vie : avant d'en faire déborder la surabondance sur autrui.

L'obéissance assure la liberté des divines entrées. L'autorité est le sacrement de *notre* pureté d'intention et l'instrument de notre véritable liberté. Rien ne nous oblige à coup sûr à penser que l'autorité prenne toujours, infailliblement, les décisions les plus sages (bien qu'il y ait quelque présomption à penser qu'elle se trompe plus souvent que nous); mais l'obéissance n'a nullement pour but de nous faire accomplir les actes extérieurs les plus parfaits, mais bien de nous garder tellement dans la main de Dieu qu'il puisse s'exprimer en nous *au-delà* de tout ce que nous sommes capables de comprendre et de faire.

Nous cesserons ainsi d'être les esclaves de nos actes et de nos œuvres, tout en les accomplissant mieux « à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie ». Nous prêtant à tout sans nous enfermer en rien, dépassant la fidélité des mains par l'adhésion du cœur à l'unique nécessaire, nous pourrons garder cette vision sacramentelle des choses qui fait scintiller tout le divin dans une goutte de rosée, et enchaîner toutes les actions que le devoir nous prescrit, comme les phases continues de la grande Liturgie, où, dans « l'harmonie de nos pensées et la symphonie de nos cœurs », Jésus-Christ est chanté : avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père.

Il n'y a, sans doute, qu'une manière d'être saint, c'est d'être. Mais être, pour nous, c'est laisser Dieu être en nous tout ce qu'il est, et s'approprier tellement notre être qu'il puisse dire *Moi* dans notre vie : « Ceci est Mon corps. Ceci est Mon sang. »

C'est ce qu'exprime admirablement ce fragment de dialogue entre Jésus et Jean de Quintanadoine, l'introducteur des Carmels de la Réforme de sainte Thérèse en France († 1634) :

> — O Seigneur, quelle perte de ne pas vous servir! O quelle perte! que je vous serve, ô mon Dieu!
>
> — Qui donc t'empêche de me servir?
>
> — Je suis mon empêchement à moi-même... O Seigneur, il y a longtemps que je vous ai offert mon corps, mon âme... — puisque ceci vous appartient, prenez-le...
>
> — Jean, puisque c'est à moi et que tu me l'as donné, je le prends et le reçois comme ma chose. Maintenant, je vais te le confier de nouveau, non comme ta chose, mais comme la mienne.
>
> — O Seigneur, donnez-moi votre grâce, et je vivrai, non comme ma chose, mais comme la Vôtre, et pour Vous... (1)

Voici donc notre vie remise entre nos mains, comme le dépôt du Christ. Comment la vivre au niveau de son Cœur, sinon en la vivant en lui ? Que notre regard ne se lasse point d'interroger l'Hôte bien-aimé de l'âme, pour qu'il nous montre sa volonté et qu'il l'accomplisse en nous.

Ainsi la règle et la mesure de notre action en sera aussi la source et la fin, et tout tiendra dans ce nom : Jésus.

Mais Jésus est inséparable de l'Église. Le Mystère de Jésus s'épanouit dans le Mystère de l'Église, comme le soleil multiplie ses feux dans le vitrail.

Vivre pour Jésus, c'est vivre en l'Église. Nous sommes d'Église, et toutes nos facultés sont dédiées au service de Dieu comme les vases de l'autel.

Notre activité tout entière est une liturgie, et nos actions les plus humbles sont magnifiées par le retentissement universel que leur confère la mission nécessairement catholique (universelle) dont l'Église nous a investis.

Rien ne doit nous paraître petit dans une vie appelée à un tel rayonnement, et aucune inquiétude vraiment fondée n'en peut troubler la paix. Il ne saurait y avoir d'échec — à moins que nous n'abandonnions nous-mêmes la partie — là où l'amour est toute la condition du succès.

Mais serons-nous fidèles à l'Amour ?

(1) Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, II, p. 279.

Quand le Prince des Apôtres a trahi ses serments, pouvons-nous nous flatter de tenir les nôtres ?

La Miséricorde qui a fait de lui la Pierre inébranlable sur laquelle l'Église est édifiée peut prévenir aussi les conséquences de notre faiblesse. C'est quand il s'était confié en sa propre force que l'Apôtre avait succombé aux moqueries d'une esclave. Appuyé sur son Seigneur, il était capable d'affronter un empire. Et nous vivons encore de son triomphe. « Quand tu étais jeune, tu ajustais ta tunique à ton gré et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu étendras les bras, et un autre te ceindra et te conduira là où tu ne songeais pas. »

Il s'agit beaucoup moins de faire, que de nous laisser faire, en nous livrant à l'étreinte créatrice de la Puissance qui « contraint miséricordieusement nos volontés même rebelles ». « Recevez-moi, Seigneur, selon votre promesse, et je vivrai. »

Saul a connu ce moment bienheureux où l'âme, foudroyée par la miséricorde et captive de l'Amour, n'a plus d'autre ressource que l'abandon : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

C'est donc dans cet esprit qu'il faut renouveler nos vœux, pour nous alléger du poids de nous-même, et nous perdre dans les abîmes de l'Être et de l'Amour.

Alors nous comprendrons que les conseils sont les ailes de la charité — et que nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour la crainte, mais l'Esprit d'adoption des fils, en lequel nous crions : *Abbà, Pater!* Notre Père !

Bon-Rivage, 30 juin 1933.

M. ZUNDEL.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Un précurseur de saint Vincent de Paul

Martin de Porrès

Né en 1569, à Lima, au Pérou, « du commerce illégitime d'un gentilhomme espagnol et d'une négresse », à laquelle il ressemblait par la couleur et par les traits, Martin de Porrès grandit dans la piété et la vertu. A vingt-deux ans il fut reçu comme oblat ou *donat* (tertiaire régulier) au couvent dominicain du Rosaire. C'est là que jusqu'à soixante-dix ans, comme frère infirmier, ce précurseur de saint Vincent de Paul exerça la charité envers tous, pratiquant une humilité surhumaine, favorisé des grâces les plus étonnantes (1).

(1) Notons qu'il était en grande intimité avec son ange gardien. Il manifestait une préférentielle dévotion à son Père saint Dominique et au très chaste époux de la Vierge Marie. Celle-ci avait une statue dans le vestibule qui précédait le réfectoire. Martin de Porrès s'était réservé le soin de l'orner de fleurs toujours fraîches, et d'allumer les cierges en son honneur. On le voyait marchant en égrenant son rosaire et l'on assure que la sainte Vierge en personne lui apparut plusieurs fois, tenant dans ses bras l'Enfant Dieu. Elle eut de longs colloques avec lui, soit pendant la nuit, tandis qu'on récitait son petit Office au *dormitorium*, soit après Matines, à la chapelle, quand il se plaisait à demeurer dans le silence et la solitude.

En dehors de son travail quotidien, Martin de Porrès se ména-

Le merveilleux pouvoir de Martin de Porrès

Sa charité l'inclinait d'abord vers les malades. Il ne les soignait pas seulement, il les guérissait. Il avait pour ce faire des moyens à lui qui n'étaient pas des moyens d'homme. C'était plus simple, si l'on veut, et plus admirable. Quelquefois il se cachait derrière un instrument quelconque : une fiole, une herbe médicinale. Comme Jésus, il agissait au moyen d'un peu de matière, dans un signe tangible apte à recevoir l'esprit. On eût dit qu'il communiquait la pureté, la vie très saine de son cœur charitable à une eau, à une tisane qu'il faisait boire, à une pincée de terre délayée dans de la salive qu'il appliquait sur le membre corrompu. Il donnait aux autres avec tendresse, avec mystère, du surplus de ses propres perfections. Des vertus physiques émanaient de sa bonté, de sa chasteté, de sa vigilance, de sa miséricorde.

Et ses bienfaits s'étendaient au loin. Un couvent, même considérable comme celui du Rosaire de Lima, eût été un champ d'action restreint pour un Martin de Porrès. Il avait son cœur ardent qui le prévenait d'autres besoins que ceux des Pères et des Frères et ne le laissait pas tranquille. C'était un profond écartèlement vers les malades, les pauvres, les affligés et les pécheurs. Il courait en ville

geait, durant la nuit et le jour, sept heures de prière, en divers temps, mais régulièrement déterminées. C'est dans ces heures-là qu'on le surprenait en des extases qu'il aurait voulu cacher. Ou bien l'amour tirait de sa poitrine des soupirs déchirants et des mots irrésistibles comme ceux-ci :

« Paradis, Paradis, que tu es beau ! »

Martin de Porrès fut béatifié le 20 septembre 1836 par le pape Grégoire XVI. Sa fête tombe le 5 novembre. On travaille activement à sa canonisation, car le culte du Bienheureux va toujours grandissant au Pérou.

soigner les uns, réconforter les autres ; on l'appelait hors de Lima, et sa sainteté devait, à la fin, l'emmener jusqu'à des distances incroyables (1).

En ville Martin de Porrès obtenait des résultats qui ne faisaient qu'augmenter sa renommée (2).

Sa charité pour ses frères était également merveilleuse. Relevons ce trait.

Au couvent de Sainte-Marie-Madeleine, qui était une autre maison dominicaine, à Lima, un novice s'est blessé deux doigts de la main gauche avec un couteau tranchant : l'inflammation s'y est mise et menace de gagner la main entière. Grâce à Dieu, voilà justement le frère Martin, venu pour s'entretenir avec son ami le bienheureux Jean Massias ! On lui raconte l'accident, on lui montre la blessure. Martin dit : « Ne craignez rien, mon cher enfant, le Seigneur qui tient en ses mains la mort et la vie saura bien guérir votre plaie, si dangereuse soit-elle. » Il avait toujours sur lui des médicaments. Il tire de sa réserve une plante appelée dans le pays « herbe Sainte-Marie », il la pose sur les doigts coupés et y fait le signe de la croix en invoquant la très Sainte Trinité. Le jour suivant, il n'y avait plus à la main du novice aucune inflammation, les doigts avaient repris leur aspect naturel et leur agilité : il ne restait de la plaie qu'une cicatrice.

(1) Il soigna un homme à Mexico — un négociant de Lima parti en voyage — sans pour cela quitter son couvent de Lima. On le vit agir en Algérie, on croit qu'il pénétra en Chine, qu'il connut la France, mystérieusement, bien que demeurant toujours au couvent du Rosaire.

(2) Les guérisons miraculeuses attribuées par ses biographes au bienheureux Martin de Porrès sont très nombreuses. Ces « charismes » font de Martin un thaumaturge, mais, comme on le sait, ils ne font pas de lui un saint. C'est l'héroïque vertu — et très particulièrement l'héroïque vertu de charité — qui fait les saints. Nous noterons surtout les traits où paraît le mieux cette prodigieuse bonté du pauvre petit frère mulâtre.

Au Rosaire, de semblables prodiges opérés par le frère Martin étaient monnaie courante. En voici, parmi tant d'autres, un qui ne manque pas de saveur :

Le Père Pierre de Montesdosca avait une jambe si gangrenée que les chirurgiens jugeaient l'amputation nécessaire. Le malheureux, apprenant cette détermination, en eut tant de peine qu'il se répandit en mauvaise humeur sur les gens qui l'entouraient. Il était devenu strictement inabordable. Mais le frère Martin, qui lisait dans les cœurs, eut la révélation que, malgré sa peine, le religieux courroucé rêvait de manger une salade aux câpres. Il estima que ce désir, chez un grand affligé, méritait d'être satisfait sur-le-champ et il s'empressa de lui servir le mets exquis, afin de ranimer en lui des dispositions débonnaires. Le Père se rasséréna aussitôt, l'espérance lui revint, et Martin de Porrès, qui en fut prié par le religieux lui-même, le recommanda au ciel, mit sa main sur la jambe gangrenée, et le Père Pierre ne tarda pas à guérir.

La force de l'amour

On reconnaissait le frère Martin à ce qu'il avait toujours quelque chose pour les malades et les pauvres. On ne le rencontrait jamais les mains vides. Dans les rues et à l'intérieur de la maison, il portait toujours sur lui des médicaments, du pain et des fruits. C'était un être chargé de bienfaits, sa présence communiquait la joie, et son passage le sourire d'une vie plus intense. Réconfort des pauvres et santé des malades, il se hâtait, les yeux baissés, vers tout besoin d'autrui et vers toute souffrance.

La divination des nécessités du prochain ne lui accordait aucun répit. Elle le tirait de sa cellule, elle l'arrachait au couvent, elle l'entraînait hors de la ville. Martin de Porrès, de loin, entendait la supplication des pau-

vres honteux. Alors il se dirigeait vers les infortunés dont la plainte orientait son cœur, et, franchissant tous les silences, arrivait à l'improviste dans la famille, dans l'agglomération sous le toit desquelles on osait le moins espérer du secours. Le frère Martin allait surprendre, dans leurs repaires misérables, des prêtres que leur pauvreté sordide condamnait à des flagorneries déshonorantes ou à des travaux serviles indignes de leur caractère sacerdotal et, par ses libéralités, il les aidait à sortir de leur détresse.

Pendant plusieurs saisons, tous les deux jours, on vit à Callao, qui est un port situé à deux lieues de Lima, le frère Martin circuler avec des subsides. Ayant connu que des soldats, qui tenaient garnison dans le port, y manquaient du nécessaire, il n'avait pas hésité et s'était mis une première fois en route pour leur apporter des vivres. Le chemin était long, pénible, dans cette campagne de Lima, quasi déserte, où il n'y a rien que pierraille et ciel incandescent, et la charge pesait aux épaules du bienheureux Martin ; mais il résolut de revenir ainsi tous les deux jours afin de distribuer à chaque soldat une aumône particulière.

Quand il n'avait rien, il s'arrangeait pour faire de rien quelque chose ; ou encore il détournait une bonne intention humaine pour la rendre sans doute meilleure. Nous allons en donner des exemples, choisis dans la première partie de sa vie communautaire.

C'est ainsi qu'un jour il passe devant les bâtiments de la prison, à Lima. Les détenus sont occupés à un gros ouvrage, dans la cour d'entrée ; ils ont faim, ils le crient à Martin de Porrès. Justement, ce jour-là, le frère n'avait plus de pain sur lui. Mais, grâce à Dieu, il avait un chapeau sur la tête qui le préservait du soleil torride. Il entre dans une boutique, engage l'objet pour quinze sous, ce

qui lui permet d'acheter immédiatement du pain pour les prisonniers faméliques.

Un autre jour, c'est la dot de sa sœur que le bienheureux ne craint pas de dilapider en faveur de personnes qui n'ont plus de quoi se vêtir (1).

Jésus-Christ l'implorait du fond de toutes les amertumes et de toutes les ignominies. Il s'adresse à lui par la bouche des soldats et des prisonniers. Il lui tend la main le long des rues, dans le geste des pauvres; il lui offre son cœur dans les souffrances des malades et les humiliations des infirmes. Un vieux mendiant couvert d'ulcères et le corps tout dépouillé, vient lui montrer ses plaies et lui fait voir son dénuement. Alors Martin prend Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses bras, le transporte dans sa cellule et le couche dans son lit. Il ne considère pas la malpropreté du mendiant, il n'a pas garde aux espèces, il révère le mystère eucharistique. Il traite Dieu, le Seigneur d'amour, dans un homme sans nom qui a besoin de tout, meurtri, débile et âgé. — Ce qui lui attire les critiques d'un frère du couvent, qui déclare, en maugréant, qu'on ne met pas un pauvre aussi dégoûtant dans son lit. Et le bienheureux de lui répondre : « La compassion, mon cher frère, est préférable à la propreté; faites réflexion qu'avec un peu de savon je nettoierai facilement mes couvertures, mais avec un torrent de larmes je ne pourrais effacer de mon âme la tache qu'y aurait faite la dureté à l'égard des malheureux. »

On ne cessait de réclamer au couvent du Rosaire le

(1) Mais la sœur du cher frère n'y perdra pas un centime, car Dieu rend d'une main ce qu'il prend de l'autre : cette dot qu'un ami de Martin de Porrès avait constituée, un autre ami la reconstitua.

frère Martin. Si ce n'était pas pour du pain, c'était pour un rafraîchissement, pour un remède. Il vous recevait là comme dans sa poitrine. A tous il prêtait une égale assistance. Espagnols, Indiens, nègres, mulâtres, venaient se faire soigner, nourrir, et même héberger. Car, lorsque le bienheureux les voyait sans asile, par suite de l'encombrement des hôpitaux, il s'ingéniait à les abriter dans sa cellule ou à les loger dans une pièce vacante.

C'est ainsi qu'il finit par en prendre un si grand nombre au couvent du Rosaire que l'air s'en trouva vicié et que le Provincial, pour ménager la santé de ses religieux, dut faire défense expresse au frère Martin de garder au couvent ses malades et ses infirmes. La clôture leur serait désormais interdite. Néanmoins le frère Martin conservait le droit de leur continuer ses services ailleurs, si bon lui semblait. Comme en effet bon et très bon lui sembla, Martin de Porrès fit un arrangement avec sa sœur qui habitait hors de la ville, afin de poursuivre, chez elle, aidé par elle, cette œuvre d'hospitalité.

Mais, un soir, tandis qu'il s'en retournait au couvent, le frère Martin rencontra dans la rue un Indien blessé d'un coup de poignard. Il vit que le malheureux perdait tout son sang et qu'il allait fatalement expirer. Il le pansa, le releva de terre et le prit dans ses bras. Puis, avec ce douloureux fardeau, il rentra au couvent, qui n'était pas loin, et se mit à soigner l'Indien en l'installant provisoirement dans sa cellule.

Il avait l'intention de le transférer chez sa sœur aussitôt que l'état du blessé le permettrait. Mais le Provincial, soit qu'il fût mal renseigné sur le fait, soit qu'il voulût éprouver son singulier religieux, n'accepta pas la chose ainsi et il adressa de dures remontrances au frère Martin qui avait désobéi à ses injonctions. Aucun malade, on le lui avait spécifié, ne devait être admis dans la clôture, et

personne, même le frère Martin, n'était autorisé à installer dans une chambre du couvent les Indiens que l'on ramasse dans la rue. Le Provincial infligea une sévère pénitence au frère Martin pour ce manquement à la règle.

Celui-ci baisa la terre amoureusement, fit la pénitence sans dire un mot.

Quelques jours plus tard il eut à rendre quelque service au Père Provincial. Il s'agenouilla devant lui pour lui renouveler ses humbles excuses. Le Père lui répliqua : « Je ne vous en veux pas, mais je devais punir votre désobéissance. » — « Pardonnez mon erreur », insista le frère Martin, « et veuillez avoir la bonté de m'instruire. Je ne croyais pas que le précepte de l'obéissance prévalût sur celui de la charité. »

Le Père fut si frappé de cette parole qu'il rendit à Martin de Porrès la liberté d'agir à nouveau selon son attrait pour exercer la miséricorde au couvent du Rosaire.

Mais, outre ses malades et ses éclopés du couvent et de la maison de sa sœur, le frère Martin en assistait beaucoup d'autres. Au fond, on ne savait pas très bien comment, lorsque, par exemple, il était envoyé par les supérieurs à Limatombo — une ferme, à une lieue de là, qui dépendait du couvent, — il pouvait y travailler tout le jour en continuant à s'occuper de ses protégés. Mais Martin de Porrès était d'une habileté infinie. Et, le soir, après avoir accompli sa besogne à Limatombo, il trouvait le moyen d'aller visiter dans le voisinage les nègres malades. Il leur témoignait son amour fraternel, à ces pauvres esclaves qui lui étaient si justement des frères de sang et dont il avait en grande partie l'humble couleur ; il distribuait des remèdes aux familles noires, il pansait les plaies des blessés du travail, il soignait les uns et les autres, femmes et enfants, hommes et vieillards. Il se penchait sur les âmes de ces écrasés, de ces persécutés, ivres de

nostalgie. Dans leurs sensibilités alourdies il faisait des brèches; un mot qu'il prononçait, un soin qu'il donnait, savaient dégager la lumière de ces âmes enveloppées de crainte et de défiance. Quand il discernait quelque sourd mouvement de révolte dans un cœur qui se troublait, il l'amortissait avec sa propre douceur. Il atténuait les peines, il aimantait les regards des enfants noirs, il était l'objet de l'espérance de tous, et quand, parmi les nègres, Martin en voyait qui allaient mourir, il s'empressait de les faire administrer, et lui-même, délicatement, les tournait vers Dieu; puis, quand ils étaient morts, il se chargeait de les ensevelir. Il était leur grand frère.

Le génie de la charité

On compte que le bienheureux Martin arrivait à nourrir quotidiennement cent soixante pauvres et qu'il distribuait chaque semaine pour plus de deux mille livres de secours. On peut se poser la question : D'où venait tant d'argent à cet humble frère? Il faut répondre qu'au Pérou, en ces temps agités et cruels, les mœurs déplorables des aventuriers européens, que l'excitation d'un climat équatorial et des conditions de vie trop faciles jetaient hors de leurs gonds, n'effaçaient pas chez eux tout sentiment chrétien. Ces hommes qui édifiaient des fortunes éphémères sur le dos des esclaves se montraient relativement généreux pour les déshérités et les pauvres. On dépensait énormément, on ne retenait pas l'argent comme dans les pays plus vertueux. On redoutait aussi les châtiments du ciel en cette vie ou dans l'autre et, pour écarter les colères du Seigneur Jésus, on faisait volontiers des donations, surtout posthumes, entre les mains des religieux. Voilà comment un Martin de Porrès, un Jean Massias, pouvaient

disposer de sommes si importantes pour le soulagement des misérables.

Martin de Porrès dans ses œuvres de bienfaisance procédait avec méthode, ayant rangé par catégories aumônes et pauvres, qu'il liait ensemble dans son esprit, indissolublement. Il les avait répartis à certains jours de la semaine. Les aumônes du mardi et du mercredi allaient aux hommes, aux veuves et aux filles pitoyables, qui recevaient chacun de huit à vingt réaux, en proportion de leurs besoins ; celles du jeudi et du vendredi étaient consacrées aux ecclésiastiques ; ce qui était recueilli le dimanche devait être employé à l'acquisition de linge, draps, couvertures pour les femmes indigènes ou espagnoles; enfin au moyen des offrandes du lundi et du samedi il faisait célébrer des messes à l'intention des âmes du Purgatoire.

C'est pour le seconder dans ces grands travaux que Martin de Porrès employait, dans les dernières années, son jeune ami Juan Vasquez, qu'il avait tiré de l'ornière et qu'il avait résolu de dresser à la charité, simplement, en se l'attachant, ou plutôt en l'attachant, par lui, à Dieu.

Une telle sollicitude ne négligeait personne. Vivants et défunts, hommes et femmes, ecclésiastiques et séculiers, Espagnols et Péruviens, blancs et gens de couleur, tout ce monde était embrassé dans les tendres préoccupations de Martin de Porrès, qui attirait à lui les aumônes pour les dispenser avec une équité divine et une chaleur nonpareille, comme il se fût livré lui-même. *Ex substantia tua fac eleemosynam* (Tob., IV, 7). C'est qu'en réalité les saints, lorsqu'ils donnent quelque chose de matériel ou de spirituel, ne donnent pas, comme on pourrait le croire, une matière ou une lumière qui leur sont étrangères. Ce n'est pas une chose détachée d'eux-mêmes qu'ils donnent,

c'est un prolongement de leur être, c'est eux-mêmes, parce qu'ils se font réellement ce qu'ils donnent, un peu à la manière du Christ Jésus, quand, au soir de la Pâque, il institua, pour nourrir de Dieu et fortifier de la Substance divine les *autres*, le sacrement de son corps et de son sang.

On ne rêve pas : c'est bien ce très humble frère, demeuré aux derniers échelons de sa Religion, — le frère Martin, — que Dieu appelait à fonder une œuvre sociale de la plus vaste envergure et comportant un caractère universel, comme les besoins qui la faisaient naître. Le frère infirmier avait mesuré l'ampleur de ces besoins. Le mal était partout et il ne jugea pas qu'il y avait à réduire son action ni à choisir entre les sexes. Il voyait dans la métropole de son Pérou quantité d'orphelins plus ou moins légitimes, d'enfants abandonnés qui traînaient leur misère dans les rues, des grappes de jeunes filles exposées à toutes sortes de périls, guettées à chaque instant par tous les yeux de la débauche. Alors il conçut la pensée d'une vaste maison qui rassemblerait ces enfants et ces jeunes filles, pourvoirait à leur entretien matériel, assurerait leur instruction religieuse, leur éducation morale, et les formerait aux diverses professions d'usage.

Martin de Porrès brillait à cette époque d'un tel prestige que son œuvre obtint aussitôt l'appui de l'archevêque, du vice-roi, des personnalités ecclésiastiques et des autorités civiles de Lima, qui apportèrent leurs subventions. Des familles aisées réunirent de l'argent. Enfin un riche négociant, Matthieu Pasteur, et sa femme, Francesca Velez, firent une donation de deux cent mille pesos, si bien que le collège de Sainte-Croix, irradié du cœur d'un frère convers sans mandat, put ouvrir largement ses portes à la jeunesse déshéritée du Pérou.

⁂

L'ange de la paix

Il courait çà et là, nous l'avons vu, les yeux baissés, l'âme et le corps agiles, un sourire sur les lèvres, pour distribuer la vie. L'Esprit le menait où sa présence était le plus nécessaire. L'entendement accordé aux inflexions de la parole intérieure, qui est cette musique dans l'âme que fait la Colombe avec ses gémissements inénarrables, il avait soin de ne pas perdre une goutte de ce temps qui était pour lui le menue monnaie de l'éternité. Il y en a juste ce qu'il faut pour le rachat d'un certain nombre de captifs dont la délivrance est fonction de l'emploi que fera du sang du Christ le véritable ami qui l'a reçu en héritage.

La notion de l'heure que pouvait avoir Martin de Porrès, il la puisait dans cette capacité de rachat qu'était son cœur uni au Cœur du Sauveur. Il ne possédait pas d'autre sablier que ce vase réglé, qui se trouvait, le soir, vidé en Dieu de ce que Dieu lui avait prodigué tout le jour. Et, à mesure que son cœur se divinisait, la capacité de Martin devenait plus immense, à tel point qu'il parvint à donner *matériellement* de sa présence, en dépit des lois de la nature, dans plusieurs endroits à la fois. Il commençait à participer de l'éternité, comme de l'infini, — touchant plus à Dieu qu'à l'homme, — et il retiendra suspendues quelques gouttes de temps, il sortira plusieurs fois de la contrainte spatiale.

Mais c'est la charité toute pure qu'il suivait, il ne refusait rien au Saint-Esprit. Alors il percevait les gémissements de l'amour à distance, — l'amour eût-il des apparences médiocres, — comme si la Colombe en lui, atteinte elle-même, eût reconnu la voix qui se lamentait ailleurs et qui avertissait le frère Martin d'aller essayer

de faire l'unité par là. Car une seule Colombe est l'amour.

Et, quand Martin de Porrès fut intérieurement avisé que l'amour conjugal était en danger chez sa sœur, il s'y rendit en grande hâte.

Sa sœur n'avait jamais prévenu Martin qu'elle eût des difficultés avec son mari. On sait qu'ils habitaient à une demi-lieue de Lima, mais on suppose que l'événement en question se passa avant que leur demeure servît d'hospice aux infirmes et aux malades. Or, ce jour-là, toute l'harmonie du foyer était brisée, et peut-être irréparablement. La querelle des époux était montée jusqu'à la note aiguë; les pleurs avaient succédé aux criailleries. Les voisins intervenaient déjà. Enfin la rupture semblait imminente, quand Martin, que nul n'attendait, se présenta.

Lui, ciel! Les cœurs battant trop fort, on n'osait pas lever les yeux, ouvrir la bouche. L'orgueil souffrait un peu. L'amour-propre était mis à une rude épreuve, mais l'âme des deux époux, dans le fond, se reprenait à espérer.

L'ange entra. Il avait sur les bras du pain, du vin, des fruits et toutes sortes de cadeaux. Les indiscrets qui avaient assisté aux démêlés des époux et certainement avaient dû prendre le parti de l'un ou l'autre, se tenaient cois. Le bouillonnement des passions déjà laissait la place à un ordre nouveau qui s'introduisait, puissant et suave, éclairant un chaos dérisoire. C'était la Vie, c'était la Lumière des hommes, qui dissipait la tristesse de la maison et qui faisait reculer toutes les mauvaises pensées. — *Je suis Raphaël.* Votre désolation était un péché, rien de plus, une méchante illusion à laquelle il ne fallait pas donner asile.

Le frère Martin commença à raconter en détail les difficultés des époux, dont il n'avait cependant jamais

entendu parler. Il savait tout, il en savait beaucoup plus qu'eux. Il dénonça les causes, qui restent si cachées et que l'on ne veut pas envisager de près, parce qu'elles ne sont point à notre honneur. Il ouvrit des placards très secrets, et il pouvait même le faire en public, sans que l'époux ni l'épouse en prissent ombrage, parce que ces choses que nous tenons enveloppées ne nous appartiennent pas en propre : elles sont le lot commun de tous les hommes, et il n'y a qu'une Lumière de tous les hommes, qui est la Vie. Or, quand cette Vie paraît, cette Vie, — le Verbe, — oh! elle peut faire souffrir durant que l'abcès crève, mais quelle ouverture sur le Paradis lointain, et comme en réalité elle soulage, elle dégage, en découvrant la Vérité! Et l'on ne saurait la haïr, lorsqu'elle s'accompagne de toutes ces consolations que représentent ici le pain, le vin, les fruits et les douceurs qui sont extraites du panier charitable de Martin de Porrès.

Il délia les nœuds perfides, les nœuds de susceptibilité, qui étranglaient les sentimeuts des époux et qui froissaient leur amitié. Il alla chercher le sourire du bon Dieu dans les derniers replis d'une volonté encore simple, dans la partie inentamée de la conscience chrétienne. Puis, quand il les eut fortifiés, il les admonesta véhémentement tous les deux. La sœur et le mari reçurent le choc avec gratitude, parce qu'ils étaient déjà réconciliés et que dorénavant ils sauraient comment s'aimer, en se perdant un peu de vue soi-même. Eh bien! les incompréhensibles choses de la terre devenaient quand même plus claires et, pour tout dire, plus chaudes et plus tendres.

Les voisins, consolés par le vin, les fruits, se retirèrent de leur côté avec une sensation de joie.

On appelait Martin de Porrès l'ange de la paix. C'est qu'il rétablit encore l'union dans d'autres ménages que celui de sa sœur. Pour y aboutir, il employait des moyens

à lui, il prêtait de sa charité à ceux qui en manquaient par trop. Quand il n'y avait plus d'huile dans les lampes de l'amour, il connaissait où en acheter, ce délicat magicien de la souffrance : il ne s'éloignait pas, il trouvait en soi tout ce qu'il lui fallait, il se transmuait en cette huile mystique par laquelle flambèrent des mèches dont on n'aurait jamais supposé qu'elles pussent brûler si longtemps.

Il poursuivait le souci matériel et spirituel du prochain jusque dans l'avenir. Le bienheureux agit tellement sous la motion du Saint-Esprit que c'est Dieu parfois que l'on croirait voir. Dieu songe depuis qu'il est Dieu à nous accommoder, à chacun, des conditions d'être, de vie et de salut. Et Martin de Porrès, que la grâce minutieusement utilisée rétablit dans la profonde ressemblance de Dieu, est à son tour et personnellement constitué en petite Providence. Il avait des gestes infiniment humains et qui dépassaient mystérieusement la mesure de l'homme, des sollicitudes maternelles toutes célestes, lorsque, le long des chemins publics, dans la campagne, nouvel ange Raphaël, il semait des herbes médicinales ou qu'il se préoccupait de la tristesse des pauvres.

C'est ainsi que les alentours de Lima offrent la physionomie d'un désert. On ne cultive presque point ce sol aride où la végétation est inexistante, parce que le minéral fait l'objet essentiel du grand rêve des pauvres et des riches. Mais Dieu aime la fertilité. Et c'est pourquoi son serviteur eut une idée, une idée assurément trop simple et trop pure, trop vierge, en un mot, pour être une idée d'homme. Son attention avait toujours été frappée par une colline à proximité de la métropole et dont il regrettait que, si bien située, elle demeurât parfaitement stérile. Le frère Martin n'imagina rien de mieux que d'y aller planter, à ses moments perdus, une grande quantité de

figuiers qui porteraient d'innombrables fruits dans les années à venir.

« Dans deux ou trois ans, disait-il en effet, cette plantation sera le patrimoine des pauvres. Les arbres alors chargés de fruits pourvoiront à leurs besoins, et ils n'auront plus la tentation de marauder dans les jardins alentour pour le dommage de leurs âmes et au détriment des maîtres de ces jardins. » Telle était la prévoyance de Martin de Porrès que, lorsqu'il commandait à la terre une création inattendue, il envisageait à l'avance, pour ses enfants, les pauvres éventuels, le bénéfice de leurs corps et de leurs âmes.

Universelle bonté

Sa bonté ne se limitait pas aux créatures raisonnables. Il ne concevait pas que Dieu eût fait des bêtes vivantes pour les livrer comme des instruments de hasard ou comme des jouets aux mains légères de l'homme. Il se sentait une âme fraternelle pour tous les êtres susceptibles de souffrance et d'angoisse.

Un jour, traversant une rue, c'est un chien qu'il aperçoit, portant au flanc une large et saignante blessure. Le frère s'approche de l'animal et se met à lui parler.

« Mon pauvre chien, dit-il, tu as voulu faire le malin, tu t'es battu, et tu es joli maintenant! Allons, suis-moi, je te guérirai. »

Une fois au couvent, le frère étend la bête sur un tapis, lave sa plaie, y verse un baume, et la semaine n'est pas terminée qu'il peut donner congé à l'animal guéri, non sans lui avoir adressé quelques petits conseils profitables.

Un autre jour, il soigna un coq qui s'était cassé la patte. On affirme qu'il lui avait donné l'ordre de revenir tous les jours se faire panser et que le coq obéissait ponctuellement.

Le frère Martin, qui nourrissait ensemble des chiens et des chats en les empêchant de se disputer, parvint à faire manger dans la même assiette un chat et une souris.

Apprend-il que la mule d'un Indien est tombée dans une fosse où elle se débat affreusement? Martin accourt, s'approche de la fosse et, devant les spectateurs de l'accident, il enjoint à l'animal de remonter vers lui.

« Créature du bon Dieu, profère-t-il, d'une voix impérieuse, relève-toi!... »

Comme par enchantement l'animal se rétablit sur ses pieds et trouve l'énergie et la possibilité de remonter à la surface.

Où encore est-ce un taureau furieux qui s'est échappé dans la rue et jette la panique au milieu des passants. Le frère était en train de reconduire un fournisseur à la porte, quand il entend crier. Il voit les gens effrayés se ranger à droite et à gauche. Alors il s'avance tranquillement vers le taureau et, d'un signe, l'arrête.

La commisération du bienheureux ne s'étendait pas seulement aux animaux domestiques. Elle pénétrait encore chez les bêtes nuisibles et trouvait là, pour s'exercer, des occasions fréquentes, parmi lesquelles on en a retenu plus spécialement une.

Le couvent était alors infesté par des souris ou des rats. Ceux-ci rongeaient à belles dents le linge et les habits, à la sacristie, dans les cellules, au vestiaire. On résolut de prendre des mesures draconiennes pour les exterminer. Martin de Porrès s'en affligea. Il souffrait de penser que ces insupportables mais innocentes petites bêtes à qui Dieu a donné le goût du linge et des vêtements fussent vouées à un châtiment trop méchant. Et, comme il n'avait qu'à vouloir pour obtenir, — parce que tout ce qu'il voulait il le voulait dans la pure ligne de la gloire de Dieu, — cet enfant d'Adam prit sur lui de sau-

ver les infortunés rongeurs. Ayant rencontré une de ces bestioles, il l'interpelle :

« Petit frère rat, écoute-moi. Vous n'êtes plus en sûreté ici. Va dire à tes compagnons de se rendre au logis situé à l'extrémité du jardin. Là je m'engage à vous nourrir, à condition que vous me promettiez de ne plus revenir ravager le couvent. » A ces mots, déclare-t-on, l'ambassadeur de la gent rat eut tôt fait d'avertir l'ensemble de l'armée, et l'on put voir une longue procession de rats ou de souris défiler le long des corridors et des cloîtres pour gagner l'abri indiqué au fond du jardin (1).

***

La création de Dieu se soumettait quand il le fallait au bienheureux Martin de Porrès, même pour de très humbles motifs. Il priait avec une adhésion si pleine, il aimait si ardemment, que tout sous ses yeux se replaçait dans l'ordre. L'arbre de Vie était reconstitué au milieu de l'univers que parcourait le frère Martin, c'est-à-dire que l'arbre de Vie ne le quittait pas : il se tenait au centre de ce frère. Jésus-Christ était élevé en croix dans l'âme unie et constamment vigilante de Martin de Porrès, le plus effacé, le plus anéanti, le plus oublieux de soi-même, le plus identifié à Notre-Seigneur de tous les frères.

Sa charité ne négligeait aucun des éléments de vie susceptibles de procurer quelque gloire au Roi d'amour.

(1) Une autre version prétend que le frère Martin fit entrer rats et souris dans autant de paniers et de corbeilles que leur grand nombre en exigeait et qu'il transporta lui-même les bêtes au fond du jardin, où il leur rendit la liberté. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de ce jour-là les bestioles cessèrent leurs ravages au couvent du Rosaire.

Celui-ci entend ne rien rejeter de ce qu'Il a fait sortir du néant pour être et qu'Il peut transfigurer d'un rayon de sa beauté. C'est pourquoi, créatures animées et inanimées, le frère Martin vous convie généreusement dans son cœur, qui est devenu le lieu d'une action de grâces perpétuelle où se réunissent le ciel et la terre.

Quand il recevait Jésus-Christ dans sa poitrine, on a témoigné qu'il était semblable à un séraphin. Et ce n'est pas seulement lui qui recevait son Dieu, c'était encore indirectement, à travers lui, tous ceux qui étaient appelés, dans la journée, à participer de son action. Il était une eucharistie vivante, il ouvrait les écluses et les portes de la communion, c'est-à-dire qu'il mettait son trésor en communication avec l'immense prochain, nourrissait ceux qui ont faim, abreuvait ceux qui ont soif, apaisait les douleurs, consolait les détresses, éclairait les ténèbres, canalisait vers tous le flux de la volonté divine, répandait sur ses supérieurs, ses frères, ses amis, ses malades et ses pauvres la vertu des fontaines jaillissantes qui se formaient dans sa poitrine avant d'aller irriguer, dans toutes les directions du monde, les prairies asséchées qui attendaient de lui la reviviscence et la joie.

STANISLAS FUMET.

Le Père Damien chez les lépreux

Le signe de Dieu

En Belgique, au nord de Louvain, à Tremoloo, au hameau de Ninde, on peut lire sur une humble demeure de paysans flamands : *Ici naquit le père Damien, Joseph de Veuster, apôtre des lépreux.* Il n'y a dans ces mots aucune raideur; ils sont vivants : c'est la vie entière de Joseph de Veuster.

Son père l'avait destiné à l'agriculture, il pensait lui confier un jour la ferme de Tremoloo; aussi de bonne heure fut-il formé aux travaux des champs et mena-t-il cette vie saine et rude des paysans laborieux de son pays. Élevé dans une nombreuse famille très chrétienne, il eut, dès son enfance, non seulement l'exemple des siens (une de ses sœurs et un de ses frères étaient entrés dans les ordres), mais personnellement de réelles dispositions à la prière et à la contemplation. Adolescent il glissait en cachette une planche dans son lit afin de se mortifier. Il restait souvent des heures devant Jésus-Hostie. Un jour qu'il avait disparu de la maison et que ses parents inquiets le cherchaient partout, sa mère le découvrit en oraison dans l'église. Déjà, entre Dieu et lui, s'était engagé un ineffable dialogue. Il eut sans doute de bonne heure la révélation de sa vocation.

Celle-ci se fit d'ailleurs impérieusement sentir. Malgré les projets de son père, à dix-neuf ans, il quitta sa famille pour entrer au couvent des Pères des Sacrés-Cœurs à Louvain. Sorti d'une école primaire, n'ayant pas étudié le latin, il acceptait, avec résignation, de n'être pas admis à

monter à l'autel. Il fut reçu comme frère de chœur. Mais Dieu avait sur lui un plus haut dessein. Le jeune religieux apprit, seul, le latin en six mois et montra un tel goût et une telle facilité pour les études que ses supérieurs l'acceptèrent parmi leurs novices-étudiants. A aucun moment ces dispositions ne faiblirent. Il fit preuve pendant son noviciat, comme pendant toute sa vie, d'une fervente piété ; toujours le premier aux adorations nocturnes, malgré la fatigue des études, il s'infligeait de rudes mortifications, dédaignant souvent son lit pour coucher sur le sol.

On ne trouve chez lui aucune de ces tempêtes ou lames de fond qui ravagent les âmes ; sa foi fut toujours égale à elle-même. La tâche extraordinaire et surhumaine qu'il devait remplir, avec la même fidélité, nécessitait cette foi solide. Sa prière, sa supplication montait vers Dieu, et par l'intermédiaire de saint François-Xavier, il demandait chaque jour la grâce de partir en mission.

Avant d'entrer chez les Pères de Picpus, il avait songé à la Trappe. Depuis longtemps, il avait fait le sacrifice de soi-même. Sa contemplation active le conduisait vers un renoncement total. « J'espère que mon tour viendra de choisir le chemin où je dois marcher », écrivait-il à ses parents alors qu'il était étudiant.

Ce chemin était choisi, il y marchait à grands pas. Il lui fut donné d'être trappiste, mais d'une autre façon.

*
* *

Préparations

C'est vers 1864 que la lèpre, jusque-là peu virulente, prit une soudaine extension aux îles Sandwichs. C'est le 19 mars 1864 que Frère Damien débarquait à Honolulu, où il devait recevoir les ordres majeurs. La coïncidence est singulière. Avant cette date, la lèpre était relativement rare ; quelques cas étaient signalés de temps à autre, mais ne présentaient pas un caractère épidémique

grave. Or le P. Damien débarque précisément l'année où cette épouvantable maladie s'étend et cause d'alarmants ravages. A l'orée de sa carrière de missionnaire, il pouvait déjà discerner quel serait le couronnement de son apostolat. Son sacrifice s'inscrivait sur la terre hawaïenne dans le moment même où il y posait le pied.

Ce fut, jusqu'en 1873, comme une préparation tacite à son héroïque mission. Inconsciemment, le zèle apostolique qu'il déploya à Puna, surtout à Kohala, parmi les populations canaques l'y préparait. Kohala était un des plus vastes districts des îles; il lui fallait courir d'un village à l'autre, à cheval, à pied, en pirogue; à lui seul il accomplissait une tâche qui aurait nécessité dix missionnaires. Sa robuste constitution lui permit de tenir et d'obtenir des résultats très rapides. Sous un climat tropical, parmi une population indigène en proie au paganisme, aux superstitions d'une part, et livrée d'autre part aux enseignements hérétiques des calvinistes, il formera de belles communautés chrétiennes, organisera des maisons de prières; il se fera charpentier, architecte et maçon, en construisant lui-même des églises; on le surnommera d'ailleurs « le constructeur de chapelles ». Les régions les plus inaccessibles, il les atteindra au prix d'escalades périlleuses, de traversées où il manquera plusieurs fois d'être noyé. Nous discernons là sa principale qualité : l'application.

Il voulait qu'aucune des parties de son district ne fût abandonnée. Son activité peu commune excitera l'admiration des Canaques eux-mêmes : catéchisant les néophytes, consolant les malades, assistant les mourants, enseignant et baptisant, il fera preuve d'héroïsme au cours de violentes éruptions volcaniques, fréquentes en ces régions, et donnera la mesure de sa ténacité. Enfin, pendant les huit ans qu'il fut à Kohala, dans l'exercice normal de sa mission, il s'est montré le missionnaire le plus apte au relèvement des îles Sandwichs.

Au cours de son apostolat, à Puna, écrasé de labeur,

toujours marchant d'un village à l'autre, confessant, prêchant, consolant les familles, construisant des chapelles, rassemblant des fidèles, il s'écriait : « Ah! si l'apôtre était un saint! » Il lançait ce cri du cœur, ce cri de désir, ce cri de la plus haute tentation, la seule qui soit permise, la tentation de la sainteté. C'est par elle que s'accomplissent les grandes choses. Il serait difficile d'imaginer la platitude et l'ankylose du monde si la sainteté ne devait plus fleurir. Et nous pouvons répéter ce que Léon Bloy écrivait : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. »

Le Père Damien pressentait les grandes choses qui l'attendaient.

Son cœur pur en avait reçu la confidence.

L'enfer de Molokaï

Donc en 1864, sur toute l'étendue de l'Archipel hawaïen, les cas de lèpre s'étaient multipliés. Les étrangers s'inquiétèrent. Le Comité d'Hygiène, en vue d'enrayer la contagion, décida d'opérer le recensement des malades. L'année suivante le roi Kamehameha V signait un décret donnant tous pouvoirs au Comité d'Hygiène pour l'acquisition d'un terrain où les lépreux seraient déportés de gré ou de force.

Ce fut sur une langue de terre désolée, resserrée entre une côte presque inabordable et une chaîne de montagnes abrupte (1), dans l'île Molokaï, qu'on établit la léproserie. Pour toute végétation, quelques bouquets de pandanus et de ricin, de l'herbe courte, sur un sol brûlant, rocailleux, tourmenté, attestant une rude poussée volcanique et, balayant le tout, un vent du nord soufflant parfois en tempête. Sauvage solitude, lieu de séquestration pour forçats ou lépreux! Molokaï portait bien son nom : la terre des précipices.

(1) Les Palis.

Dans chacune des îles, des listes de lépreux ou de suspects furent dressées.

Le Canaque aime sa famille, son foyer, sa maison, son village; il s'attache aux objets familiers, à sa terre. S'il était atteint du terrible mal, il s'agissait pour lui d'un surcroît de souffrance. Il lui fallait se séparer de tout ce qu'il aimait. En échange de cette séparation exigée : l'emprisonnement perpétuel, l'exil sans appel lui était offert. Aussi les résultats furent-ils presque nuls. Il fallut employer la force pour appliquer le décret.

Sur tout le territoire les agents du Comité d'hygiène traquaient les malheureux qui fuyaient devant eux et prenaient le « maquis ». Seuls les impotents ne pouvaient échapper. On découvrait chaque jour des fuyards au creux des rochers ou blottis dans les broussailles, secrètement munis de vivres par leurs familles. L'étranger qui les approchait devenait un dénonciateur, un ennemi. Les lépreux opposèrent une résistance opiniâtre. Les agents du Comité furent souvent reçus à coups de carabine et durent supporter un certain nombre de tués et blessés.

Cette chasse à l'homme se prolongea jusqu'en 1895. Les maudits refusaient d'être maudits, les malades niaient être malades. Ils entendaient rester des hommes normaux malgré le chancre qui les dévorait tout vivants. Ils refusaient d'être bannis parce que malades. Renoncer à leur femme, à leurs enfants, leur était impossible. Ils ne voulaient pas admettre que la lèpre demande tout, qu'il n'est pas de malédiction plus complète, que non seulement il faut renoncer aux siens, mais se renoncer soi-même.

L'état de la léproserie était d'ailleurs lamentable. On promettait aux reclus un refuge et des soins : le nécessaire manquait. Dans les premiers temps, il n'y avait pas même de construction propre à l'habitation. Les déportés étaient jetés sur cette terre inhospitalière, sur cette plage de mort, dans le plus grand dénuement. Ils durent se construire hâtivement des cases primitives, s'organiser entre eux. Cet état de choses ne tarda pas à soulever des

plaintes très légitimes. Le gouvernement d'Honolulu fit quelques efforts mais disproportionnés aux besoins. Aussi une lèpre plus terrible vint-elle s'ajouter à la lèpre du corps : l'anarchie et les suites qu'elle entraîne.

Un désordre prolongé porte toujours de graves conséquences. Les relégués étant livrés à eux-mêmes, mêlés les uns aux autres dans une promiscuité de tous les instants, arrachés à leurs affections, les notions de pudeur, de morale, de religion disparurent de leur esprit simple et indolent. Une liberté, fertile en abus de toutes sortes, en une foule de tyrannies particulières, commença de régner chez ces condamnés à la mort lente.

Dégagés de tout lien social, abandonnés, soustraits du reste du monde, ils transformèrent leur enfer en un lieu de grossières jouissances. Tourmentés par la maladie qui cause souvent d'atroces douleurs, enfermés dans ce désolant désert, ils demandèrent à ce qui leur restait de vie, à ce qui leur restait de chair saine, un maximum de plaisir. Ils commencèrent, naturellement, par distiller de l'alcool, en utilisant une plante qui poussait dans l'île : le Ki. L'ivrognerie dégénéra vite et les orgies commencèrent. Dans la folie de l'ivresse, la promiscuité des hommes et des femmes incitait aux débauches violentes qui se terminaient souvent par des rixes et des actes de sauvagerie. Les faibles, les enfants, les vieillards, n'étaient ni soutenus, ni protégés, ni respectés. De la plage maudite s'élevaient des chants et des musiques barbares, et dans la nuit les danses lascives se prolongeaient (1).

(1) Le P. Damien évoquait l'état de la léproserie dans une lettre à son frère :

« Les femmes étaient forcées de se prostituer pour avoir des amis qui voulussent leur donner des secours dans leur maladie. Quand la lèpre était trop avancée, les femmes et les enfants étaient chassés de la maison pour chercher un abri ailleurs. Il n'était pas rare de les trouver derrière un mur, attendant que la mort vînt mettre un terme à leurs souffrances. La *hula*, danse païenne, était organisée à la façon des païens sous les auspices de la vieille déesse *Laka* qui possédait un très grand nombre d'autels et à laquelle on offrait de nombreux sacrifices. »

Ceux qui attendaient le Père Damien

Malgré les torrents de débauche, quelques catholiques, parmi les lépreux, gardèrent la flamme et furent vigilants. Cette flamme, en aucun cas, ne peut s'éteindre et sa persistance, en dépit des plus graves effondrements, n'a pas fini d'étonner l'univers.

Ce noyau spirituellement sain permit aux autorités ecclésiastiques des îles Sandwichs, dirigées à cette époque par un admirable prélat, Mgr Maigret, d'envoyer à tour de rôle, et pour quelques jours chaque fois, des missionnaires à la léproserie. C'était un commencement. Mais ces courtes visites étaient très espacées : elles n'avaient lieu qu'à l'approche des grandes fêtes de l'Église. Le Gouvernement apporta une aide administrative à cette tentative de relèvement, en vue d'un aménagement plus convenable de la léproserie.

Un journal d'Honolulu, l'*Hawaian Gazette*, publia ces lignes à propos des lépreux.

« Ce dont les lépreux ont besoin maintenant, c'est d'un fidèle ministre de l'Évangile et c'est d'un médecin, qui veuillent se sacrifier pour le bien de cette malheureuse communauté. »

Il faut dire que le Gouvernement et les principales autorités des îles Sandwichs étaient de formation protestante, et même appartenaient à la secte des Puritains. Un sacrifice était demandé, sacrifice... capable d'apaiser les mauvaises divinités qui jetaient la panique dans les âmes des reclus. Ce fut un missionnaire catholique qui y consentit.

Mgr Maigret, Vicaire apostolique, fut l'instrument de la Providence.

Le 4 mai 1873, à la Dédicace d'une église à Wailuku, dans l'île Mauï, voisine de Molokaï, plusieurs frères vinrent offrir leurs hommages à leur Évêque et l'entretenir de leurs chrétientés respectives. Ils étaient accourus en hâte, et parmi eux se trouvait l'apôtre de Kohala.

L'évêque s'adressa aux quatre plus jeunes, dont le Père Damien. Il leur dépeignit l'état déplorable, spirituel et matériel, où se trouvaient les lépreux dont le nombre ne cessait d'augmenter chaque jour. Tant de mourants ne pouvaient rester sans secours spirituels, ni tant de malades sans consolations ni soins. D'enthousiasme les quatre jeunes religieux s'offrirent, heureux de se consacrer au service des lépreux. Mgr Maigret aurait demandé pareil sacrifice à n'importe quel autre missionnaire qu'il eût obtenu la même réponse. Mais le choix de Dieu était fait.

« Monseigneur, répondit le Père Damien d'une voix ferme et avec vivacité, me rappelant que j'ai été mis sous le drap mortuaire le jour de ma profession religieuse pour apprendre que la mort volontaire est le principe d'une vie nouvelle, me voici prêt à m'ensevelir tout vivant avec les infortunés lépreux dont plusieurs me sont connus personnellement! »

Mgr Maigret serra sur son cœur le jeune Père. Son choix était fait.

*
* *

C'est le 10 mai 1873, vers onze heures du matin, que Joseph de Veuster, frère Damien dans la Congrégation des Sacrés-Cœurs, débarqua à Kalaupapa, débarcadère de la léproserie de Molokaï, accompagné de Mgr Maigret.

Les lépreux valides étaient venus en très grand nombre au-devant du Prélat et du jeune missionnaire. On reconnaissait les quelques chrétiens qui s'y trouvaient, au chapelet qu'ils portaient en collier.

« Jusqu'ici, mes enfants, leur dit Mgr Maigret, vous êtes seuls et abandonnés : vous ne le serez plus désormais. Voici quelqu'un qui sera un père pour vous. Il vous aime si ardemment que, pour votre bonheur et pour le salut de vos âmes immortelles, il n'hésite pas à devenir l'un des vôtres et demande à vivre et à mourir avec vous. »

Les lépreux en entendant ces mots ne purent cacher leur émotion, et l'on en vit plusieurs essuyer des larmes et tomber à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale.

A trente-trois ans, le Père Damien était hissé sur la Croix.

(*A suivre.*)

PAUL BAZAN.

Parmi les ouvrages qui ont été utilisés pour la documentation de cette étude sur le P. Damien, nous devons citer la *Vie du Père Damien* par le R. P. Philibert TAUVEL, ouvrage paru en 1890, aux éditions Desclée de Brouwer, avec une préface du R. P. Pamphile de Veuster, père du P. Damien. Cet ouvrage est aujourd'hui épuisé.

Un ouvrage plus important et très récent, par conséquent plus complet, nous fut également d'un très grand secours pour poser les traits du héros et placer les faits dans leur cadre exact. C'est *Le Père Damien, apôtre des lépreux*, par le P. Vital Jourdan de la Congrégation des Sacrés-Cœurs. C'est un livre considérable, d'une documentation parfaite, puisant aux sources les plus certaines et qui livre dans le détail le plus minutieux les circonstances et les diverses phases de la vie et du martyre de l'apôtre : le P. Vital Jourdan a écrit cette vie du Père avec sa foi de religieux et aussi toute sa vénération pour le missionnaire exemplaire qu'est, pour un frère de Picpus, le P. Damien.

Il ne faut pas oublier non plus les fructueux entretiens que nous avons eus, à la maison des Sacrés-Cœurs à Paris, rue de Picpus, avec un de ces admirables religieux qui continuent, à l'exemple du P. Damien, leur infatigable apostolat dans les îles du Pacifique. Ces entretiens furent les promoteurs de la présente étude.

P. B.

Saint Bernard

La médiation de Marie[1]

Le Christ fontaine d'eau vive

... Quand sera-t-il dit : *Mangez, amis, et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés* (2)? *Que les justes se réjouissent,* dit le Prophète, *mais en présence de Dieu* (3). Et Notre-Seigneur de son côté a dit à ses Apôtres : *Vous êtes restés avec moi dans mes tentations : aussi je vous prépare un royaume comme mon Père m'en a préparé un, afin que vous mangiez et buviez à ma table* (4). Mais où? En mon royaume, dit Jésus-Christ.

Heureux mille fois celui qui mangera le pain du royaume de Dieu! Que votre nom soit donc sanctifié, ce nom qui vous met en nous, Seigneur, et vous fait habiter en nos cœurs par la foi, puisque votre nom a déjà été

(1) Sermon pour la Nativité de Marie, Extraits. Œuvres de saint Bernard traduites par M. Armand Ravelet, t. IV, pp. 64-66. — A l'occasion du cinquantenaire du mois du Rosaire, il nous a paru bon de proposer à la méditation de nos lecteurs ces pensées de saint Bernard, où la méditation de la Bienheureuse Vierge est mise en si vive lumière.

(2) Cantique, VI, 1.

(3) Ps. LXVII, 4.

(4) Luc, XXII, 28, 30.

invoqué sur nous! Oui, que votre règne arrive! Vienne enfin le règne parfait, et que l'imparfait disparaisse. *Vous avez*, dit l'Apôtre, *votre fruit dans la sanctification, et la fin c'est la vie éternelle* (1); la vie éternelle, cette fontaine inépuisable dont les eaux arrosent tout le paradis.

Elle n'arrose pas seulement, elle enivre, cette fontaine des jardins; c'est le puits des eaux vives qui se précipitent de la cime du Liban; c'est un fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu.

Mais quelle est cette eau vive sinon le Christ, le Seigneur? *Lorsque le Christ paraîtra*, dit saint Paul, *le Christ votre vie, alors vous paraîtrez avec lui dans la gloire* (2). La plénitude s'est anéantie afin de devenir pour nous justice, sanctification, pardon. Elle ne s'est pas encore montrée vie ou gloire, ou béatitude. La source a été détournée vers nous; ses eaux ont été dirigées sur les places, bien que l'étranger n'y boive pas (3).

Ce filet est venu du ciel par un aqueduc; il n'a pas l'abondance de la fontaine, il ne verse que des gouttes de grâce sur nos cœurs desséchés, gouttes plus ou moins nombreuses, selon les personnes. L'aqueduc est plein, afin qu'on puise à sa plénitude, sans y prendre pourtant la plénitude même.

Marie aux sources de la grâce

Vous connaissez, si je ne me trompe, quel est l'aqueduc dont je parle qui, prenant au cœur du Père la plénitude de la fontaine, l'a amenée jusqu'à nous, sinon tout entière, du moins dans la mesure où nous pouvions la recevoir; car vous savez à qui il a été dit : *Je vous salue, pleine de grâce.*

(1) Rom., VI, 22.
(2) Coloss., III, 4.
(3) Prov., V, 16, 17.

Faut-il nous étonner qu'on ait pu trouver les éléments d'un aqueduc pareil, si haut que l'extrémité supérieure, semblable à l'échelle vue par le patriarche Jacob, touche au ciel (1), que dis-je? le dépasse, et arrive jusqu'à cette source des eaux vives placée par delà les cieux? Salomon s'en étonnait, et, avec l'accent d'un homme qui désespère, il disait : *Qui trouvera la femme forte?* (2) Si durant tant de siècles les eaux de la grâce manquèrent au genre humain, la cause en était dans l'absence de ce précieux aqueduc dont nous parlons. On l'a attendu longtemps; n'en soyons pas surpris : rappelez-vous combien d'années Noé, un homme juste, a consacrées à la fabrication de l'arche, destinée à sauver seulement un petit nombre de personnes, huit, et encore pour un temps bien court.

Mais comment notre aqueduc a-t-il pu atteindre jusqu'à cette source placée si haut? Comment, je vous prie, sinon par la véhémence de ses désirs, la ferveur de sa dévotion, la pureté de sa prière? Il est écrit en effet : *La prière du juste pénètre les cieux* (3). Et qui donc est juste si Marie ne l'est pas, elle, de laquelle est sorti pour nous éclairer le Soleil de justice? Comment a-t-elle atteint cette majesté inaccessible, sinon en frappant, en sollicitant, en cherchant?

Et elle a trouvé l'objet de ses recherches, puisqu'il lui fut dit : *Vous avez trouvé grâce devant le Seigneur* (4). Eh quoi! Elle est pleine de grâce, et elle trouve grâce. Ah! elle mérite de trouver ce qu'elle cherche, elle à qui ne suffit pas sa propre plénitude, qui ne se contente pas de son bien personnel. Mais comme il est écrit : *Celui qui me boit aura encore soif* (5), Marie demande que la source

(1) Gen., XXVIII, 12.
(2) Prov., XXXI, 10.
(3) Eccli., XXXV, 21.
(4) Luc, I, 30.
5) Eccli., XXIV. 29.

déborde pour le salut de tous. *L'Esprit-Saint,* dit l'Ange, *surviendra en vous* (1) : ce baume précieux coulera sur vous avec une telle abondance, et une si riche plénitude, qu'il débordera de toutes parts autour de vous. Il en est ainsi; déjà nous le sentons, déjà l'huile réjouit nos visages, déjà nous crions : Votre nom est une huile répandue, et votre souvenir s'étend de génération en génération. [...]

La plénitude de nos biens en Marie

Considère, ô homme! le plan de Dieu, et reconnais-y un dessein plein de sagesse et de bonté. Avant de couvrir l'aire de la rosée céleste, il commence par en remplir la toison (2). Voulant racheter tout le genre humain il met toute la rançon en Marie. Pourquoi cela? peut-être afin d'excuser Ève par sa fille, et d'apaiser désormais toutes les plaintes de l'homme par la femme. O Adam, désormais ne dis plus : *La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit défendu* (3); dis plutôt : la femme que vous m'avez donnée m'a nourri d'un fruit béni. Quel conseil plein de bonté!...

Considérons plus attentivement encore de quelle affection Dieu a voulu que nous honorions Marie en qui il a placé la plénitude de tous les biens; afin que tout ce que nous avons d'espoir de grâce, de salut, nous le rapportions à celle qui s'est élevée de cette terre au ciel, au milieu des délices.

C'est un jardin de délices sur lequel n'est pas venu une fois seulement le souffle du divin midi; il y est survenu, il y a soufflé encore, afin d'en faire couler et couler encore les parfums; c'est-à-dire toutes les richesses de la grâce. Otez ce corps lumineux qui éclaire le monde; où est le

(1) Luc, I, 35.
(2) Juges, VI, 37.
(3) Gen., III, 12.

jour? Otez Marie, cette étoile de la mer, de cette grande et vaste mer, que reste-t-il que la nuit, l'ombre de la mort, les plus épaisses ténèbres?

La médiatrice du médiateur

Vénérons donc Marie de toute la tendresse de nos cœurs, de toute notre puissance d'affection, de tous nos vœux; car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie. Telle est, dis-je, sa volonté; mais elle n'a d'autre but que notre intérêt.

Sa bonté vient dans toutes les rencontres et par tous les moyens en aide à nos misères : elle console nos craintes, elle réveille notre foi, elle fortifie l'espérance, elle chasse la défiance, elle relève l'abattement.

Vous craigniez d'approcher du Père; en l'entendant seulement vous trembliez d'effroi; vous fuyiez dans l'ombre du feuillage; il vous a donné Jésus pour médiateur. Un tel fils que n'obtiendra-t-il pas d'un tel Père? Il se verra exaucé à cause du respect qui lui est dû, car le Père aime le Fils.

Tremblez-vous aussi devant Lui? C'est votre frère, votre chair, il a été éprouvé en tout, à l'exception toutefois du péché, afin de devenir miséricordieux. Ce frère, c'est Marie qui vous l'a donné. Mais peut-être qu'en lui vous redoutez la majesté divine, car encore qu'il se soit fait homme, il reste Dieu. Voulez-vous un avocat aussi entre vous et lui? Recourez à Marie : en Marie il n'y a que l'humanité pure, pure non seulement parce qu'elle est sans tache, mais parce qu'en elle il n'y a qu'une nature unique. Je le dis sans hésiter, elle aussi sera exaucée à cause du respect qui lui est dû. Le Fils exaucera sa Mère, et le Père son Fils.

Mes petits enfants, voici l'échelle des pécheurs, voici mon plus grand espoir, voici tout le fondement de ma confiance, car enfin le Fils peut-il repousser ou endurer un refus, ne pas écouter ou n'être pas écouté? Assuré-

ment non! Vous avez trouvé, dit l'Ange, grâce auprès de Dieu. Heureusement, Marie trouvera donc toujours grâce, et nous n'avons besoin que de la grâce. Cette Vierge prudente n'a pas cherché, comme Salomon, sagesse, richesses, honneurs, mais uniquement la grâce. Car c'est à la grâce seule que nous devons notre salut.

Et nous, mes frères, pourquoi souhaitons-nous autre chose? Ah! cherchons la grâce et cherchons-la par Marie; parce que ce qu'elle cherche elle le trouve infailliblement.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Léon XIII et le Rosaire

Voilà cinquante ans que par ordre du pape Léon XIII le mois d'octobre a été consacré à Notre-Dame du Rosaire, cinquante ans que l'on a commencé dans les églises et les chapelles à réciter en chœur devant le Saint-Sacrement exposé ce que l'on appelait jadis, et qui mérite, en ces circonstances plus que jamais, d'être appelé, « le psautier de la Vierge », cinquante ans qu'après le mois des fleurs, depuis longtemps dédié à Marie, le mois des fruits est entré à son tour dans les habitudes de toutes les âmes pieuses. Nous voulons profiter de l'occasion pour raconter l'histoire de cette institution et évoquer l'œuvre magnifique qui a valu à Léon XIII le nom de pape du Rosaire.

Élu pape le 20 février 1878, le Cardinal Pecci prenait le pouvoir pontifical « en un moment où tous les maux s'accumulaient pour opprimer l'Église sous leur poids ». Ce sont les propres paroles qu'il écrivait à ses diocésains de Pérouse pour leur annoncer la mort de Pie IX. Il ignorait encore que cette lourde charge allait tomber sur ses épaules. Son prédécesseur sur le siège de saint Pierre avait été dépouillé par la force de la souveraineté civile qui garantissait la liberté de sa puissance spirituelle, et à sa suite Léon XIII se considéra comme prisonnier au Vatican. Les désordres douloureux auxquels donna lieu, pendant une nuit de juillet 1881, le transfert de la dépouille mortelle

de Pie IX, montraient la triste situation faite au pape dans Rome même.

En Allemagne, c'était, depuis 1871, la persécution dirigée par Bismarck contre l'Église. L'esprit du *Kulturkampf* avait passé en Suisse où les diocèses étaient privés de leurs évêques. La Russie de même persécutait les catholiques. En Belgique un ministère anticatholique tenait le pouvoir et, en 1880, lui-même rompait avec le Saint-Siège les relations diplomatiques. En France un parti puissant entreprenait contre l'Église une lutte à mort. Par les décrets du 29 mars 1880 les congrégations religieuses étaient expulsées; par la loi du 28 mars 1882 tout enseignement religieux était interdit à l'école. En divers pays des campagnes s'ébauchaient en faveur du divorce, et, le 10 février 1880, le pape, par son encyclique *Arcanum*, rappela la doctrine de l'Église sur le mariage chrétien. Bientôt (le 21 avril 1884) il dénoncera dans les sectes franc-maçonniques la principale cause de tous ces maux qui mettaient la société en péril, s'attaquant aux vérités que prêche le christianisme, à celles-là même que la raison suffit à établir, et jusqu'à l'existence de Dieu.

*
* *

« Dans ces conjonctures, écrira plus tard Léon XIII, en tête de sa constitution apostolique du 2 octobre 1898, Notre pensée s'envola d'elle-même vers la grande Mère de Dieu, la même qui lui fut associée dans la réparation du genre humain et vers qui il a toujours été pour les catholiques souverain et traditionnel de se réfugier dans les affaires angoissantes. »

Octobre approchait, et la fête de Notre-Dame du Rosaire, que l'on y célébrait le premier Dimanche, rappelait les triomphes remportés jadis sur la puissance musulmane, lorsqu'elle menaçait d'anéantir en Europe la civilisation chrétienne. Le pape Pie V, comprenant toute l'étendue du péril, avait réuni pour une action commune tous les prin-

ces intéressés. Avec le roi d'Espagne Philippe II et la république de Venise, il avait déclaré la guerre aux Turcs, pour reconquérir tous les territoires enlevés aux chrétiens. D'autres puissanees envoyèrent des troupes auxiliaires. Dom Juan d'Autriche, frère de Philippe II, commandait la flotte des alliés. Le pape lui fit dire de chercher la bataille le plus tôt possible et de lutter de tout cœur, parce que la victoire était sûre. Saint Pie V avait confiance dans la puissance de la prière. Fils de saint Dominique, il comptait spécialement sur le Rosaire qu'il avait recommandé par trois bulles successives et qui était alors très florissant. Dans cette croisade contre les Turcs, chaque soldat fut muni par ses soins d'un chapelet. Le 7 octobre 1571, la flotte chrétienne rencontrait la flotte musulmane dans le golfe de Lépante. Il était une heure de l'après-midi. En ce premier dimanche du mois, les confrères du Rosaire faisaient à cette heure même leurs dévotions, et, comme le Souverain Pontife l'avait ordonné, les soldats de Don Juan tombèrent à genoux et invoquèrent aussi la Sainte Vierge. Ils se relevèrent, pleins de confiance. La flotte turque était beaucoup plus nombreuse. Mais quatre heures après, ils l'avaient battue, miraculeusement défaite, et cette victoire décisive, qui sauvait le sud de l'Europe, marquait le déclin de la puissance redoutable, acharnée à la destruction du christianisme. Telle était l'origine de la fête célébrée en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire.

Le Rosaire rappelait aussi d'autres victoires. Avant la puissance musulmane, l'erreur manichéenne, renaissant sous un nom nouveau dans le midi de la France, avait menacé le catholicisme. Suscité par la Vierge Marie, saint Dominique avait sauvé la chrétienté de l'hérésie albigeoise. Et, d'après la tradition, le Rosaire, inventé par lui à ce moment critique, avait été le moyen du salut. En présence des doctrines anti-chrétiennes qui rappellent sur plus d'un point ces anciennes erreurs et, comme elles, s'attaquent avec une ténacité diabolique à la Vérité dont

l'Église a reçu le dépôt sacré, Léon XIII conçoit le projet de recourir à l'instrument qui a fait ses preuves. Il décide de recommander à nouveau le Rosaire de saint Dominique et de saint Pie V.

Quelque âme mystique est-elle intervenue pour cette décision, comme il est établi que Sœur Marie du Divin Cœur, religieuse du Bon-Pasteur d'Angers, suggéra plus tard au même pontife l'idée de consacrer au Sacré-Cœur le monde entier? Le biographe d'une religieuse dominicaine le prétend. Quoi qu'il en soit, dans un cas comme dans l'autre, le pape s'appuyait sur des raisons et sur des faits indépendants de toute révélation privée.

***

C'est sur les faits historiques tout à l'heure rappelés que Léon XIII se fonde tout d'abord dans ces premières encycliques. C'est là qu'il trouve la preuve de l'efficacité de cette prière mariale dont il veut renouveler l'amour à travers l'Église. Et c'est pourquoi dans son encyclique du 1er septembre 1883 « il décrète et ordonne que dans tout le monde catholique la fête prochaine de Notre-Dame du Rosaire sera célébrée avec une piété toute spéciale et avec toutes les solennités du culte : du 1er octobre au 2 novembre suivant on récitera pieusement cinq dizaines au moins du Rosaire, suivies des Litanies de Lorette, dans toutes les églises paroissiales ». Il exprimait en outre le désir que le Saint-Sacrement fût exposé durant cet exercice qui se terminerait alors par la bénédiction.

Dans un bref du 24 décembre 1883, le Saint-Père exprimait sa joie que le peuple catholique eût partout si bien obéi à ses ordres. Il demandait de persévérer dans cette pratique du Rosaire. Rappelant qu'autrefois les familles chrétiennes y étaient quotidiennement fidèles, il les exhortait à y revenir, et exprimait le désir que le Rosaire fût récité chaque jour dans l'Église principale de chaque diocèse et tous les jours de fête (en particulier le dimanche)

dans les églises paroissiales. Enfin il décrétait que dans les litanies de Lorette on ajouterait l'invocation à la Reine du très saint Rosaire, depuis longtemps en usage dans la famille dominicaine.

Le 30 août 1884 il renouvelait pour octobre suivant les prescriptions de l'année précédente. « Puisque l'acharnement des ennemis du christianisme est si grand, la constance et l'énergie de ses défenseurs ne doivent pas être moins vives... Il s'agit de revendiquer la liberté de l'Église et de son chef... » Et le 20 août 1885 un décret de la Sacrée Congrégation de Rites ordonna de continuer ainsi chaque année « tant que durera ce triste état de choses pour l'Église et pour les affaires publiques, et qu'il n'aura pas été donné à l'Église de rendre grâce à Dieu de la restitution au Souverain Pontife de sa pleine liberté ». Ce n'est qu'après des années de prière persévérante, nous le savons, que le 11 février 1929 les accords du Latran ont été enfin signés entre le Saint-Siège et l'Italie. L'Italie reconnaît la souveraineté temporelle du pape, et celui-ci se contente de la cité du Vatican pour donner à son pouvoir catholique une base indépendante de toute nation particulière. Mais d'autres raisons demeurent et se renouvellent, de prier pour l'Église. Au surplus, le Rosaire a d'autres grands avantages que Léon XIII a déjà indiqués et sur lesquels il reviendra en de magistrales encycliques. Tant et si bien que le mois du Rosaire est devenu et demeure une des plus chères habitudes des catholiques fervents.

*
* *

Le 19 novembre 1885 Léon XIII publiait sa célèbre encyclique *Immortale Dei* sur la constitution des États. Il y définissait la distinction des deux pouvoirs civils et religieux et marquait la nécessité de leur harmonie. Il rappelait l'heureuse influence exercée par l'Église sur la société civile et enseignait que, quel que soit le genre de gouvernement adopté, il importait aux États de se rapprocher

dans leur constitution de la vérité chrétienne. Mais « un État est ce que le font les mœurs des citoyens ». C'est pour aider les hommes à penser et à agir chrétiennement, aussi bien en public qu'en particulier, que le pape, peu après, le 22 décembre 1885, portait indiction d'un jubilé extraordinaire : « Se recueillir un peu et élever à de meilleurs objets leurs pensées plongées dans les choses de la terre, sera avantageux non seulement pour les individus, mais pour l'État tout entier, car autant les individus progresseront dans la perfection de leur âme, autant il en résultera d'honnêteté et de vertus dans la vie et dans les mœurs publiques. » Aussi après avoir recommandé l'esprit de pénitence et le tiers-ordre franciscain qui lui était cher, le pape en venait de nouveau au zèle pour la prière et à la pratique habituelle du Rosaire, la grande dévotion mariale sur laquelle il fondait tant d'espoir. Il plaçait même ce jubilé sous le patronage de Notre-Dame du Rosaire.

L'année jubilaire n'était pas achevée, et les exercices du mois du Rosaire se poursuivaient avec ferveur quand, le 26 octobre 1886, le pape écrivit au cardinal Parocchi, son vicaire pour la ville de Rome. Il lui demandait de donner ses ordres afin que dans toutes les églises romaines dédiées à la sainte Vierge on continuât tous les jours de réciter le Rosaire.

Rome doit donner l'exemple au reste du monde, disait le Souverain Pontife. D'ailleurs Rome a des raisons spéciales de prier ainsi. Sur ces raisons Léon XIII revint l'année suivante. La précédente lettre ne s'adressait qu'à Rome. La nouvelle ne sortait pas des limites de l'Italie.

L'unité italienne s'était faite en enlevant au pape les États romains. Léon XIII, nous l'avons dit, refusa, comme Pie IX, de s'incliner devant le fait que la violence avait accompli. Cependant, en mai 1887, le Pape eut l'occasion d'exprimer publiquement ses sentiments affectueux pour l'Italie et le vif désir de voir tomber les difficultés qui séparaient ce pays de la Papauté. Aussitôt des bruits cou-

rurent, des écrits se répandirent : on annonçait que Léon XIII pour sceller l'union était disposé à faire le sacrifice de sa principauté temporelle. Mais le 16 juin 1887 le pape exprimait sur ce point sa pensée définitive dans une lettre publique adressée au Cardinal Rampolla, son nouveau secrétaire d'État. Il est nécessaire, y expliquait-il, qu'aux yeux de tout l'univers le pape apparaisse parfaitement indépendant et donc qu'il recouvre son pouvoir perdu. Et toute sa vie, Léon XIII défendra aux catholiques italiens de prendre part aux élections politiques. Ni électeurs, ni élus! Une telle abstention devait prendre, à chaque convocation du corps électoral, l'aspect d'un plébiscite en faveur du pape. Cette consigne, hautement motivée, n'était pas également observée partout. D'autre part elle avait aussi l'inconvénient de laisser le champ libre aux éléments de désordre. Les sectes antireligieuses entraient dans les conseils du gouvernement. En ces conjonctures, Léon XIII éprouve vivement le besoin de la prière et le 20 septembre 1887 il adresse aux évêques d'Italie un pressant appel pour qu'ils exhortent leurs fidèles à prier Notre-Dame du Rosaire.

Le 15 août 1889, dans une encyclique cette fois, il inculquait de nouveau, contre la puissance de Satan inspirateur des sectes néfastes, le recours aux pouvoirs célestes par des prières incessantes. Et, après avoir admirablement mis en valeur les titres de saint Joseph au patronage de l'Église universelle, il demandait de le prier en même temps que Marie, durant le mois d'octobre. Et c'est pourquoi chaque jour de ce mois une prière à saint Joseph, composée par Léon XIII, est récitée après le Rosaire devant le Saint-Sacrement.

* * *

En somme, depuis le 1er septembre 1883 où le pape avait établi par les faits l'efficacité merveilleuse de ce mode de prière qu'est le Rosaire de Marie, il s'était con-

tenté de tirer les conséquences pratiques de cette première encyclique en recommandant avec insistance, inlassablement, la récitation du Rosaire. Sept fois il y était revenu.

Avec l'encyclique du 22 septembre 1891, il change de méthode, il hausse le ton. Désormais il va considérer le Rosaire en lui-même. Magistralement il analyse cette dévotion à Marie et révèle le secret de sa valeur incomparable. En des pages d'une magnifique plénitude, il montre comment la Sainte Vierge est notre médiatrice dans l'ordre du salut que le Rédempteur a établi : « A l'Annonciation est attendu le consentement de la Vierge jouant le rôle de toute l'humanité. D'où l'on peut avec vérité et en toute précision affirmer que sans Marie absolument rien ne peut nous être distribué de cet immense trésor de toute grâce accumulé par Notre-Seigneur, puisque la grâce et la vérité ont été créées par Jésus-Christ. Ainsi de même qu'on ne peut aller au Père éternel que par le Fils, on ne peut guère arriver au Christ que par sa mère. »

A cette médiatrice parfaite, si puissante près de Dieu, si bonne pour nous, à cette mère que Dieu nous a donnée en la faisant mère de notre Sauveur, et que le Sauveur mourant a lui-même proclamée comme notre mère, il faut adresser nos prières avec confiance, ainsi que le peuple chrétien l'a toujours fait d'instinct. Mais entre toutes les méthodes de la prier, le Rosaire est préférable. C'est un si merveilleux composé de méditation et de prières vocales qu'on ne peut rien imaginer de plus agréable à la Vierge et de plus salutaire pour nos âmes.

Plusieurs années de suite, à l'approche du mois d'octobre, continueront de paraître ces grandes encycliques sur le Rosaire. Celle du 7 septembre 1892 poursuivait dans une première partie l'enseignement de la précédente sur la valeur du Rosaire comme prière. Le Rosaire ne nous met-il pas sous la maternelle protection de Celle qui a été associée au Rédempteur pour opérer notre salut, de cette mère qui voit tout et pourvoit à tout de ce qui concerne le bien de notre âme?

Mais ensuite cette encyclique développait longuement une idée que le Souverain Pontife avait annoncée en quelques lignes. Le Rosaire est un remède à la corruption du monde, parce qu'il est un moyen facile de faire pénétrer dans les esprits les dogmes principaux de la foi chrétienne et de conformer notre vie à la règle et aux préceptes de la foi. A fréquenter ainsi le Christ lui-même, à contempler ses vertus telles que Marie nous les révèle, mises à notre portée dans sa propre vie, nos mœurs deviennent chrétiennes.

Le 8 septembre 1893, c'est toujours de la restauration des mœurs chrétiennes qu'il s'agit. On entend ce jour-là l'auteur de l'encyclique *Rerum novarum* sur la condition des ouvriers montrer que le Rosaire peut contribuer à résoudre la question sociale. Le Souverain Pontife a réclamé naguère que l'on fixât un salaire et que l'on établît un régime de travail conformes à toutes les exigences de la dignité humaine. Mais chez les ouvriers aussi, dans la classe populaire comme dans la classe dirigeante, ce qui importe avant tout à l'ordre public, c'est que règne un esprit chrétien : « Dans la société civile telle que nous la voyons constituée aujourd'hui, il est des causes trop multiples qui affaiblissent les liens de l'ordre public et détournent les peuples de la voie de l'honnêteté et des bonnes mœurs. Ces causes nous paraissent être les trois suivantes : l'aversion pour la voie humble et laborieuse, l'horreur de tout ce qui fait souffrir; l'oubli des biens futurs, objet de nos espérances. » Et longuement le Souverain Pontife montre que la méditation des trois séries de mystères que nous offre le Rosaire apporte à ce triple mal un triple remède, vraiment approprié.

L'année suivante, 8 septembre 1894, Léon XIII revient à la force impétratoire du Rosaire qui avait fait l'objet de ses premières encycliques. Il avait commencé dans la huitième à montrer le secret de cette force : Marie, à qui le Rosaire s'adresse, est une médiatrice puissante auprès de Dieu. Il continue aujourd'hui en expliquant que nulle

prière aussi bien que le Rosaire ne met en valeur ce rôle de médiatrice. La part que Marie a prise à notre Rédemption y est évoquée et comme mise sous nos yeux par la contemplation successive des mystères. Les prières vocales qui accompagnent cette contemplation agissent dans le même sens. En nous adressant avec insistance à Marie, la confiance, principale condition d'une prière efficace, la confiance d'être exaucé du Christ et finalement de son Père, va grandissant. D'autre part, en même temps que le Rosaire nous donne ainsi confiance, il émeut la miséricorde de la Vierge à notre égard. En développant ces idées, le Souverain Pontife approfondit cette fois, mieux que jamais, la nature intime du Rosaire et son incomparable excellence.

Il aura l'occasion de traiter encore de l'efficacité de la prière dans l'ordre providentiel et de montrer que le Rosaire par ses qualités de prière assidue et faite en commun réalise bien les conditions reprises pour que la prière produise son effet. Ce sera le principal objet de l'encyclique du 20 septembre 1896.

*
* *

Je n'ai pas parlé de l'encyclique parue l'année précédente, le 5 septembre 1895. Cette fois Léon XIII poursuivait un autre but. Il voyait dans sa chère dévotion un moyen de réaliser l'union des âmes. Ainsi, successivement, il s'est proposé trois fins en recommandant le Rosaire. D'abord obtenir les secours d'en haut au milieu des conjonctures périlleuses où se trouve l'Église : les premières lettres pontificales n'avaient guère d'autre objectif. Mais plus encore que d'obtenir les secours de Dieu qui viennent en aide à l'Église en danger, et les grâces actuelles elles-mêmes qui sont dispensées à chacune de nos âmes, il nous importe de posséder l'état de grâce habituel qui s'épanouit dans les vertus théologales et morales. Les grâces actuelles ont d'ailleurs pour rôle d'y

acheminer les âmes ou de mettre en exercice ce potentiel de vie surnaturelle. Or non moins qu'à obtenir des grâces actuelles le Rosaire contribue à entretenir et fortifier la grâce habituelle. Léon XIII a expliqué comment il est un moyen de formation chrétienne, par la liaison dans laquelle il nous établit avec Jésus et Marie, nos modèles et nos sanctificateurs. Il va plus loin maintenant. Ce n'est pas séparément, mais tous ensemble, que nous sommes appelés à nous incorporer au Christ Jésus et à vivre de sa grâce dans le sein de la Vierge Marie. La communion des saints, voilà une troisième fin proposée par Léon XIII aux dévots du Rosaire.

Au lendemain de son jubilé épiscopal où tout l'univers l'avait fêté, où les puissances schismatiques et hérétiques et le Sultan lui-même avait envoyé au pape des ambassadeurs extraordinaires chargés de présents, Léon XIII, le 20 juin 1894, adressait une encyclique aux princes et aux peuples du monde entier, pour les inviter à s'unir dans la foi. Il parlait à tous, aux infidèles, aux schismatiques, aux protestants, sans qu'un mot sortît de sa plume qui blessât une âme étrangère au catholicisme. Il leur tendait les mains dans la charité, et demandait, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ avant de mourir, « qu'ils soient tous un ». Deux ans après cette large invitation (30 juin 1896) il reprendra la plume pour définir avec la rigueur théologique nécessaire les exigences de l'unité catholique, afin que l'on ne croie pas qu'une simple fédération des diverses églises puisse suffire. Entre ces deux encycliques parut celle du 5 septembre 1895. Le pape y demandait à tous les catholiques de recourir au Rosaire de Marie pour obtenir l'union dans un seul bercail de tout le troupeau confié par le souverain Pasteur à son Vicaire ici-bas. La sainte Vierge n'est-elle pas la mère de tout le genre humain? Jésus le lui a donné pour fils. Et dès le début de l'Église, Marie a généreusement assumé et rempli sa fonction maternelle. « Élevée ensuite au faîte de la gloire céleste, elle est associée à la dispensation de

la grâce qui pour l'éternité découle de la Rédemption; c'est là un pouvoir presque illimité qui lui a été conféré. » Or la foi étant le principe de tous les autres dons surnaturels, il n'est pas étonnant que la sainte Vierge ait répandu par les apôtres. et fortifié par des docteurs et des pontifes qui lui étaient dévots, la vraie foi qui doit devenir le bien de tous. Les autorités que le pape invoquait, Pères, liturgies, conciles, appartiennent à ces églises que « de malheureuses conjonctures ont séparées de l'unité ». Il montrait comment les églises orientales en particulier avaient bien mérité de Marie. Enfin le pape exposait que le Rosaire est le moyen le meilleur et le plus fécond pour obtenir de la sainte Vierge la grâce de l'unité.

En même temps qu'il peut procurer l'union des dissidents à l'Église, le Rosaire est capable d'unir plus intimement les âmes au sein de l'Église elle-même, par cette récitation en commun à laquelle nulle autre prière ne se prête mieux, et grâce à la confrérie qui a pour fonction de favoriser une telle pratique. L'encyclique du 12 septembre 1897 exposait les avantages de cette confrérie, de cette milice priante groupée sous les étendards de la divine Mère. Léon XIII avait exposé ailleurs, et en cette même encyclique, comment les associés du Rosaire bénéficient abondamment des indulgences gagnées par les saints de l'Église triomphante, en font profiter l'Église souffrante, entrent dans l'intimité des anges eux-mêmes. Le Rosaire tient à tout dans le corps mystique de Jésus. Il est un des plus précieux facteurs de la communion des saints. Sa puissance d'impétration, sa valeur méritoire, son efficacité pour satisfaire aux peines dues au péché, toute sa richesse enfin peut se communiquer d'un membre à l'autre à travers cet immense organisme mystique que nous formons tous ensemble sous notre divin Chef dans l'enveloppement des soins maternels dont Marie nous entoure.

Toutes les lettres du grand pape commençaient ou se terminaient par les touchantes effusions de sa piété à

l'égard de la sainte Vierge. Dans la dernière encyclique que nous venons de citer il rappelait par exemple la parole de Jésus à saint Jean : « Voici ta mère », et il ajoutait : « Nous donc qui sommes, bien qu'indigne, vicaire et représentant de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, Nous ne cesserons jamais de poursuivre les louanges d'une telle mère, tant que nous jouirons de la lumière d'ici-bas. Comme le poids des années Nous fait sentir que cette période ne doit pas être longue, Nous ne pouvons Nous empêcher de redire à tous et à chacun de Nos fils dans le Christ les dernières paroles que du haut de la croix il laissa comme un testament : « Voici ta mère. » Et Nous estimerons que Nos efforts ont merveilleusement abouti, si Nos recommandations amènent tout fidèle à n'avoir rien de plus à cœur, rien de plus cher que le culte de Marie, et si l'on peut appliquer à chacun les paroles que Jean écrivit à son propre sujet : « Le disciple la reçut chez lui. »

A l'approche du mois d'octobre suivant (5 septembre 1898), Léon XIII voulut écrire une quinzième lettre en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire et de la belle dévotion aux quinze mystères. En cette encyclique il se contenta de rappeler sommairement tout ce qu'il avait enseigné et décrété sur le Rosaire, puis il annonça qu'il allait couronner son œuvre par un suprême document en publiant une constitution relative aux droits, privilèges, indulgences dont jouissent les confréries du Rosaire. Cette constitution apostolique parut le 2 octobre 1898 et fut suivie, le 30 août 1899, du catalogue officiel des indulgences du Rosaire.

Plusieurs fois déjà Léon XIII avait commencé l'une de ses encycliques en parlant de sa mort qui ne pouvait être éloignée. Il vécut assez pour voir s'élever, en ce pays où saint Dominique avait prêché le Rosaire, une église en l'honneur de la Vierge qui avait inspiré au saint patriarche cette dévotion. Marie tient toujours à son Rosaire. A Lourdes elle est venue le rappeler. A l'occasion de la dédicace de cette église où quinze autels allaient être con-

sacrés aux quinze mystères, Léon XIII fut heureux de reprendre la plume pour refaire l'éloge de cette dévotion à la fois traditionnelle et toujours actuelle (8 septembre 1901). Ayant ainsi mis le sceau final à son enseignement sur le Rosaire, le grand pape s'éteignit le 20 juillet 1903, âgé de 93 ans.

Il laissait dans le grand public la réputation d'un esprit très ouvert aux idées modernes et d'un politique éminent. Dans le monde catholique, on a, Dieu merci, une connaissance plus adéquate de ce pontife à qui nous devons un renouveau intellectuel fondé sur le retour à saint Thomas, plusieurs encycliques de la plus haute portée sociale, et des gestes magnifiques pour l'union des Églises. Mais ces beaux titres de gloire ne font-ils pas oublier à beaucoup, et le grand esprit surnaturel de ce pape qui pendant plus de vingt-cinq ans occupa le Saint-Siège, et ces admirables lettres qu'il consacra à des sujets purement religieux? Ce qu'il a écrit de 1883 à 1901 sur la dévotion à la sainte Vierge et sur la pratique du Rosaire est particulièrement révélateur de son âme. On y voit Léon XIII, au milieu des conjonctures si difficiles où il trouve l'Église, mettre sa confiance avant tout dans la prière, et dans la prière à Marie. Avec insistance il recommande le Rosaire, ne doutant pas de l'efficacité de ce moyen, si humble d'apparence, si fécond pourtant en fruits surnaturels.

Les préoccupations du pape peuvent varier au cours de son long pontificat. S'il est des maux qui restent identiques, d'autres périls surviennent qui amènent de nouveaux soucis, et des espérances se lèvent auxquelles le Souverain Pontife ouvre son âme. Qu'il s'agisse d'obtenir les secours du ciel dans les difficultés et les persécutions que rencontre l'Église, de restaurer la foi et les mœurs chrétiennes dans une société qui s'éloigne du Christ, le seul sauveur, de réunir dans un même troupeau, sous la houlette du pasteur unique, toutes les âmes

de la terre, Léon XIII en revient toujours au Rosaire. Avec une science égale à sa piété il analyse cette dévotion et en révèle l'inestimable richesse.

Comment se fait-il que nul n'avait encore réuni ensemble ces beaux documents? Rien n'a paru sur ce sujet qui puisse atteindre à la valeur de ces lettres émanant de la plus haute autorité qui soit dans l'Église. A l'occasion du cinquantenaire de la première encyclique on vient enfin de les recueillir, de les traduire, et de leur donner un commentaire. On a pris soin d'opérer la synthèse de cette magnifique doctrine sur Marie Médiatrice et sur son Rosaire que Léon XIII a exposée et dispersée en tant d'encycliques. Cette synthèse doctrinale est suivie de tous les renseignements pratiques qui peuvent être utiles sur la confrérie du Rosaire, sur le Rosaire vivant, sur le Rosaire perpétuel (1). Désormais il sera facile aux prêtres de s'inspirer de ces belles encycliques pour leur prédication, aux fidèles d'y puiser le goût du saint Rosaire et d'apprendre la bonne manière de bénéficier de cette grande dévotion si chère à Marie, et si hautement approuvée dans l'Église.

Passe-Prest.

F.-D. Joret, O. P.

(1) Léon XIII, *Le Rosaire de Marie*, traduction française avec notes historiques, doctrinales et pratiques, par F.-D. Joret, O.P. — Éditions du Cerf, in-32 de 400 pages, 12 fr., *franco* 13 fr.

Pour la lecture spirituelle

Le Drame de la maladie

Il est peu de doctrines qui puissent loyalement supporter l'épreuve de l'expérience. Le scepticisme léger qui fit le bonheur d'un M. Renan, le matérialisme scientiste qui préside au « paradis » soviétique, l'idéalisme en l'air des esthètes « qui n'adhèrent à rien », sont essentiellement des théories, des doctrines de « bien portants ». Brutalement ou hypocritement, elles veulent ignorer entre autres réalités la maladie et la mort. Tout au plus peuvent-elles en tirer des thèmes pour la littérature du désespoir et de la pitié...

Voici au contraire une expérience très franche où la maladie, la maladie qui torture et qui brise sans espoir de redressement, est regardée en face, sans morgue ni faiblesse. Mme France Pastorelli nous la raconte dans un livre qui porte ce beau titre *Servitude et grandeur de la maladie* (1). Disons tout de suite que c'est la doctrine chrétienne qui est ici mise à l'épreuve.

***

L'auteur, présenté par le R. P. Sanson dans une vibrante préface, possède, pour obtenir notre audience et surtout l'audience des malades, un titre que rien ne remplace : elle est « du métier », elle est une grande malade. Elle a « parcouru tous les degrés de la maladie... jusqu'à la plus absolue, la plus humiliante dépendance physique, jusqu'aux sommets de douleur, ces abîmes de faiblesse... où nous ne

(1) France Pastorelli, *Servitude et grandeur de la maladie*. Préface du R. P. Sanson. Paris, Plon, 1933; in-12 de XIII-264 pp.

sommes plus qu'une lampe qui douloureusement se consume... ». Les crises cardiaques ont le privilège redoutable de laisser une entière lucidité durant des heures et des heures d'angoisse et d'agonie où l'organisme entier sombre dans la détresse...

Elle a tenté, « comme on s'efforce de chasser un taon harcelant, d'étouffer cette obscure et troublante conscience de désorganisation corporelle, qui se mêlait, dit-elle, à toutes mes pensées et qui, ainsi qu'une écharde demeurée dans la chair, ne me permettait pas d'oublier sa blessure ». Puis il a fallu se rendre à cette évidence que, « pas plus qu'un vautour ne lâche la proie qu'il tenaille du bec et de l'ongle, la maladie agrippée à moi ne lâcherait prise ».

« La ligne de démarcation entre le malheur et moi est franchie. » C'est un long tête-à-tête avec la maladie, qui dissipe une à une les plus tenaces illusions. C'est le « drame de la maladie », drame intime qui renverse toutes les valeurs, qui remet en question tout le sens de la vie.

Tous les grands malades connaissent ce drame.

*
* *

Il en est qui se révoltent. Dans la rage de leur désespoir, tour à tour, ils nient Dieu ou le blasphèment — « Maudis Dieu et meurs », disait à Job sa méchante femme — et toute leur énergie est engloutie par cette fureur insensée.

D'autres sombrent dans une morne apathie. Ils s'abandonnent au mal comme une proie. Leurs parents et leurs amis assistent impuissants, en même temps qu'au martyre de leur corps, à la dissolution à demi volontaire de leur intelligence, au durcissement consenti de leur cœur, à la démission fataliste de tout leur être.

Grâce à Dieu, il est des âmes qui triomphent de la douleur et qui l'utilisent. Le « cas » de Mme Pastorelli, malgré ses notes très particulières, en est un exemple d'une portée universelle.

Elle est née artiste. Elle bénit Dieu « d'être sensible à toutes les beautés », « d'être de ceux qui comprennent ce que disent les sons ». Son maître Vincent d'Indy, qui avait fait de cette musicienne rare son élève d'élection, espérait, nous

dit le R. P. Sanson, la décider « à ne pas tenir sous le boisseau un talent aussi lumineux »...

Mais voici la maladie qui brise ce projet d'avenir, qui anéantit tous ces rêves. Faudra-t-il ajouter qu'elle a brisé cette vie?

Non! Exilée du royaume des sons où si naturellement s'exprimait et s'épanouissait son âme, elle transposera sa vie intérieure au royaume des mots. Elle se créera un instrument nouveau d'expression ; elle se résoudra « à marcher pesamment après avoir connu l'ivresse de voler ». Et, « entre deux crises, entre les malaises douloureux, les oppressions angoissées, les défaillances et les longs accablements qui font les membres si las et l'esprit si pesant », elle écrira : *Servitude et grandeur de la maladie*... Sa vie artistique qui semblait irrémédiablement brisée, elle la sauvera en faisant servir la maladie elle-même à cette métamorphose. Et son style ailé, où la pensée s'incarne spontanément en images saisissantes, révélera encore mieux ses richesses intimes que n'eût pu le faire « la divine musique »...

*
* *

Mais le plus bel ouvrage, ce n'est pas cette remarquable réussite artistique et littéraire, c'est le travail d'âme qui nous est révélé.

Nous assistons à cette lutte quotidienne « qui recommence avec chaque réveil », pour échapper à la « submersion » de la lassitude corporelle, pour écarter l'obsession stérile des regrets amers et des attentes désespérées, pour comprendre que « le malheur, quel qu'il soit, c'est toujours de l'étoffe à faire de la vie » et que « vivre, c'est faire rendre le maximum à l'heure présente ».

« J'ai voulu, écrit Mme Pastorelli, que mon âme vive et fructifie malgré le délabrement de sa demeure, en dépit de mon destin limité... Je me suis refusée à être bassement prisonnière de ma propre vie... Et maintenant, maudit corps fragile, je crois que tu n'auras plus raison de cette âme. »

Et dans ce « lent et dur apprentissage », elle trouve beaucoup plus qu'une activité intellectuelle bienfaisante, beaucoup mieux qu'une vie artistique enivrante, elle se

trouve elle-même et elle trouve Dieu. Et voilà une leçon de portée universelle.

*
* *

Elle se découvre elle-même et sa destinée profonde par un bel acte d'humilité. Comme on aime entendre un artiste déclarer : « On peut vivre la vie véritable dans toutes les conditions humaines... dans la plus haute culture comme dans la simplicité d'esprit... » ! Saint François de Sales disait son admiration pour d'humbles femmes qu'il avait rencontrées dans les villages perdus de la Savoie : il lui fallait sa clairvoyance de saint pour deviner leur grandeur. La maladie, qui brise, taille et retranche, qui abat l'orgueil de l'esprit, conduit à la même intelligence des valeurs suprêmes, les valeurs morales. Quelques privilégiés sont doués pour la vie intellectuelle ou artistique ; d'autres, en petit nombre encore, croient l'être, par auto-suggestion ; mais tous les hommes sont appelés à se « spiritualiser », à s'ennoblir, à se dégager de l'égoïsme, pour s'enrichir de « cet amour qui donne » et devenir une source de clarté, de force et de grâce.

*
* *

Et je prends ce dernier mot au sens chrétien.

Par charité, Mme Pastorelli n'exclut de cette victoire personne au monde. Elle invite à cette ascension morale les athées eux-mêmes, au nom des « lois naturelles » et de l' « évolution philogénétique ». Mais elle ne cache pas que sa vie personnelle repose sur une base plus solide, sur la foi chrétienne. « Dieu, dit-elle, visite les malades », et c'est bien cette expérience qui lui a donné de la souffrance la seule explication suffisante, et qui lui a permis d'écrire cette prière :

« Puisque la souffrance que l'on vous apporte est une force que votre puissance utilise, voici, mon Dieu, tordues en un faisceau, toutes mes douleurs à vos pieds... pour Eux, mes bien-aimés, et aussi pour tous les frères connus et inconnus, morts ou vivants auxquels je pense, surtout pour les plus dénués, les plus privés d'amour, de souvenirs et de prières, et pour ceux qui ne vous connaissent pas... »

Dans ce « drame avec elle-même », c'est aux deux grandes vertus chrétiennes, la Foi et la Charité, que reste la victoire.

***

La seconde partie du volume expose « le drame avec l'entourage ». C'est un examen de conscience plein de finesse et d'intelligence, un modèle de franchise et surtout de délicate charité.

Chaque page est une invitation aux malades et aux bien portants à se mieux comprendre pour se mieux supporter et mieux s'aider. Et les responsabilités sont si équitablement réparties que la leçon ne peut qu'être bien accueillie.

Quelques « silhouettes » de bien portants, quelques specimens d'insignes autant qu'inconscientes maladresses feront réfléchir ceux qui approchent les malades. Mais c'est à ces derniers que Mme Pastorelli demande le principal effort.

Elle leur persuade qu'ils doivent comprendre que les bien portants... ne peuvent les comprendre, faute d'expérience, et surtout elle les invite à « monter », à diminuer le plus possible le fardeau qu'ils sont pour leur entourage, à ne pas « encercler les autres dans leur destin », à compenser ce poids de leur misère en tâchant de « donner » quelque chose, en conservant « un cœur plein d'humanité », en décuplant « leur puissance de tendresse, d'accueil et de participation... ».

Et l'on songe à certaines chambres de malades où l'on se rend comme à un sanctuaire, sûr d'être compris et divinement réconforté...

***

La parole du Christ vient en mémoire : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et qui peinez. »

Et c'est en effet à l'Évangile que Mme Pastorelli a demandé le secret de la victoire.

Marius Morin.

Pour les enfants et ceux qui s'occupent d'eux [1]

Pour les éducateurs

1. *Pour mes Tout-Petits*, de M. l'abbé Quinet (2).
2. *Formation chrétienne de mes Tout-Petits* (t. II), de M.-M. d'Aubigny (3).
3. *Catéchisme catholique*, du Cardinal Gasparri (4).
4. *Veni Sancte Spiritus*, de M. l'abbé Gellé (5).
5. *Initiation liturgique*, de M. Flad (6).
6. *Lucile Deleau* (1899-1919), d'Yvan d'Isné (7).
7. *L'ascension d'une âme : Yvonne* (1911-1929) (8).

1. — Qu'est-ce que l'auteur entend ici par la méthode active? Non pas celle qui ferait agir les muscles de l'enfant comme l'on fait par exemple dans les petits catéchismes qui

(1) Dans cette chronique ne figurent pas les propres ouvrages de Mme Fargues. Ils feront l'objet d'une prochaine étude. (N.D.L.R.)

(2) Vingt leçons de catéchisme évangélique par la méthode active. 1 vol. (13 × 26), 372 p. 15 fr. — Spes.

(3) 1 vol. (12 × 19), 256 p. — Tolra.

(4) 1 vol. (10 × 17), 650 p. Papier Bible, 15 fr. — Éditions du Cerf.

(5) 1 vol. (12 × 19), 470 p., 20 fr. — Paris, Beauchesne.

(6) 1 vol. (21 × 13), 388 p., 10 fr. — Apostolat liturgique, 57, rue de Rennes.

(7) 1 vol. (12 × 19), 120 p., 7 fr. — Lethielleux.

(8) Souvenirs d'une maman. 1 vol. (12 × 19), 170 p., 10 fr. — Paris, Téqui.

s'inspirent des méthodes de Jardins d'enfants (1), mais celle qui l'amène doucement à réfléchir, puis à s'exprimer. Rien ici n'est au-dessus de sa portée; pas de mots difficiles, ni de constructions purement logiques, ni de définitions à apprendre. Mais des images, des récits tirés de la Bible, de l'Évangile surtout, un appel discret et constant au sentiment, des applications pratiques, des interrogations qui demandent à l'enfant lui-même le résumé de la leçon assimilée.

Ces vingt leçons, dans la pensée de l'auteur, sont destinées à être fragmentées; elles apparaissent en effet riches de substance; mais on en respectera la méthode : « Résumé de la leçon précédente : — I. Memento du catéchiste. — II. J'explique, Matériel... je constate si mes explications ont été comprises. — III. Je fais agir l'enfant. — IV. Formation à la piété, Conseils. » Vingt fois identiquement ce schéma est répété dans la table des matières, après le titre de la leçon; ce qui indique l'importance que l'auteur y attache...

Sans doute un bon catéchiste ne récite pas servilement le livre qui l'a aidé à préparer sa leçon, mais il se demandera souvent, après avoir puisé ses exemples dans celui-ci, comment il pourrait mieux dire.

M. l'abbé Quinet me permettra-t-il une observation respectueuse : la position « bras croisés derrière le dos », favorable il est vrai à la tenue et à la respiration, n'est pas normale, et les enfants ne s'y maintiennent pas sans fatigue.

A noter cet ordre des matières, une vraie révolution, quand on y songe; la *première* leçon ne porte pas sur Dieu, mais sur l'enfant lui-même, sur son âme. Enfin! A ma connaissance, voici la première méthode de catéchisme qui ose bouleverser si radicalement l'ordre traditionnel (2). Après Dieu Trinité, la Création; puis la Vie de Notre-Seigneur; puis, étayé sur l'Évangile, un enseignement vivant sur les Sacrements que le petit enfant doit connaître. L'examen de cons-

(1) Pour tout dire, quelques exercices de ce genre sont indiqués à l'occasion, mais dans les « conseils » à la fin des leçons; ils ne font pas corps avec celle-ci.

(2) Je ne cite que pour mémoire les *Premières leçons de catéchisme* de l'abbé Davot (Bloud, 1912, épuisé), qui furent remarquées et le méritaient; mais, assez succinctes, elles ne peuvent être comparées à l'ouvrage de M. l'abbé Quinet.

cience de la page 193 renseignera tout de suite le lecteur sur l'âge, le développement des enfants auxquels s'adressent ces leçons.

2. — Toutes les catéchistes des petits enfants connaissent le précieux ouvrage de Mlle d'Aubigny : *Formation chrétienne de mes tout-petits, canevas méthodiques de leçons*. Le tome II, annoncé depuis des années, a enfin paru! Le tome I exposait une méthode déjà expérimentée depuis de longues années et approuvées; à travers les leçons et interrogations, nous voyions vivre les petits garçons que catéchise l'auteur et nous nous disions : Certainement il y a bien d'autres choses à raconter! Oui, il y avait bien d'autres choses; aujourd'hui on nous les raconte, et nous ne sommes pas déçus. Ces petits tableaux calqués à même la vie, ces observations psychologiques, si justes, si sobres, souvent si pittoresques, portent en eux-mêmes leur leçon de pédagogie. Quand l'auteur y insiste, c'est avec ce zèle communicatif des apôtres qui, il faut l'espérer, suscitera beaucoup de volontaires pour l'œuvre indispensable de la première formation religieuse, puisque les mères ne l'assurent plus.

Les récits sont groupés sous cinq chefs différents : *L'éducation de la générosité — La confession des enfants — Vers la communion fréquente — Physionomies d'enfants — Expériences de catéchiste.* Plusieurs montrent, avec discrétion, les difficultés qu'on rencontre dès qu'on heurte les habitudes, et tous tendent à discréditer l'enseignement verbal à quoi se réduit trop souvent la prétendue éducation religieuse.

Le R. P. Derély, promoteur national de la Croisade eucharistique, préface ce très intéressant témoignage. Cela n'étonnera pas ceux qui savent que le programme de la dernière Session de Formation des Zélatrices de Croisade (Reims, mai 1933) s'intitulait : Vivre son Catéchisme. Si la Croisade veut faire « vivre » les enfants, le catéchisme peut-il y renoncer? Les deux œuvres doivent collaborer.

3. — Le catéchisme catholique du Cardinal Gasparri, traduit et édité aux Éditions du Cerf, est par contre d'allure classique et traditionnelle.

1. *Catéchisme pour les petits enfants*. Les connaissances élémentaires qui sont requises pour pouvoir communier sont

condensées en 26 questions; nous serions ravis de voir nos petits Français d'aujourd'hui les réciter sans faute... Il est néanmoins utile pour les catéchistes de savoir, par le contenu de ces questions, ce qui est exigible des enfants intelligents, sinon quant à la forme, mais quant au fond. De nombreuses notes complètent ces indications.

II. *Catéchisme pour les enfants* (9 à 12 ans). 240 questions, généralement plus longues que celles de nos catéchismes diocésains, donnent la somme des connaissances qu'un enfant intelligent peut avoir, sinon mémorisées sous la forme proposée, du moins assimilées, à condition que le catéchiste ait fait précéder cet enseignement théologique d'un enseignement intuitif et historique.

III. *Catéchisme pour les adultes* qui veulent avoir une connaissance plus complète de la doctrine catholique. Aux 240 questions des enfants s'en ajoutent d'autres, qui portent le total à 595; en notes, pour chaque point de la doctrine, les références des Conciles, des Pères, des Papes et des Congrégations romaines. Les 300 dernières pages du volume donnent, sous le titre général « Témoignages », les textes invoqués.

Le Catéchisme pour les petits enfants est édité à part (16 pages 14 × 18, 1 fr. 25), imprimé en gros caractères et allégé des notes.

4. — C'est un scandale de voir des enfants retarder jusqu'à 11 ans leur première Communion pour qu'elle soit solennelle et unique. N'est-ce pas un scandale encore plus étrange, sinon plus frappant, de les voir quitter la pratique religieuse le lendemain du jour où ils ont été marqués du caractère surnaturel qui leur donne un droit strict à la grâce de la persévérance? La grâce de leur baptême, c'était seulement une grâce initiale, et ils étaient des témoins fidèles; la grâce de la Confirmation, c'est davantage, et les voilà parjures! J'entends bien qu'ils n'avaient pas grandes difficultés à vaincre : la tradition et la famille les poussaient au catéchisme. Mais voilà justement, à l'heure du combat, l'arme du combat, et ils désertent!

Il n'existait encore pas, à ma connaissance, d'ouvrage qui aidât à préparer les enfants à bien recevoir le sacrement de Confirmation. Celui-ci se présente comme un ensemble d'instructions de retraite, où prédicateurs et catéchistes s'im-

prégneront de doctrine, avant d'adapter aux enfants un enseignement assez substantiel et assez profond pour convenir aussi à tout fidèle désireux de méditer sur le Saint-Esprit.

Adaptation d'autant plus nécessaire que l'âge de la Confirmation est notablement avancé, et qu'on obéira peut-être plus vite sur ce point au Saint-Père qu'on ne l'a fait pour la Première Communion...

5. — Ce livre ne fait pas double emploi avec *L'éducation par la liturgie*, du même auteur. Il décrit les divers rites, en explique l'origine et le sens, et suggère les sentiments dans lesquels on doit prendre part à la vie de l'Église manifestée par la liturgie. Les trois principales divisions concernent la messe, le cycle liturgique, les sacrements. Bien que l'auteur s'adresse à l'enfant, et que la lecture en soit assez facile pour les élèves déjà formés de l'enseignement libre, c'est sans doute aux mains des catéchistes que l'ouvrage rendra le plus de services. Elles y trouveront la matière de leçons qu'un index placé au début de l'ouvrage leur permettra de composer à leur guise.

6. — Il y a quatre ans, la mère de cette enfant publiait un ouvrage émouvant où souvenirs, regrets, lettres, pages de carnets, jetés en vrac, introduisaient un réquisitoire passionné contre l'éducation laïque dont elle fut victime avant sa fille. Aujourd'hui Y. d'Isné reprend ce beau sujet, le met en ordre, le résume, en précise la leçon. C'est une tragique histoire : une enfant exceptionnellement douée qui, toute seule, cherche la vérité, dans les angoisses qu'ont connues un Pascal ou un Psichari. Ses petits carnets, vrais documents de vie, révèlent la torture de cette intelligence et la hauteur de cette âme. « Sa mort est une perte sociale », disait un témoin. L'épigraphe dévoile son plan d'avenir : « je voudrais donner aux enfants de France ce qui m'a manqué », une éducation où Dieu ait sa place. Sa mère, puis Y. d'Isné, n'ont pris la plume que pour stimuler d'autres Luciles à réaliser ce rêve.

7. — Une jeune fille qui rêve d'être apôtre et franchit la première étape du renoncement à ses défauts d'enfant, puis qui meurt à 15 ans dans un brutal accident de montagne,

c'est tout. Mais quel charme de gaieté parfois puérile, de fraîcheur, de ferveur et de générosité, et quels beaux dons d'intelligence et de sensibilité révèlent les carnets, le « Journal » d'une telle jeune fille, à ceux que peut émouvoir le mystère des âmes juvéniles! Celle-là est partie; combien restent, tout aussi riches, dont sans doute on ne lira jamais le journal, parce qu'elles le brûleront! Ah! qu'elles ne brûlent pas du même coup leurs rêves généreux, le monde a tant besoin d'elles!

Pour les enfants

Histoires saintes.

8. *Mon Histoire sainte en couleurs*, du chanoine Baudiment (1).
9. *Histoire sainte de mes Tout-Petits*, de Mme Compaing de la Tour Girard (2).

Voici deux nouvelles histoires saintes qui ne doublent aucune de celles, si nombreuses aujourd'hui, qui, il faut l'espérer, finiront par convaincre les acheteurs d'abandonner les vieux livres aux images usées, ou aux textes rébarbatifs.

8. — Du chanoine Baudiment, *Mon Histoire sainte en couleurs*. Ne disons pas que ces couleurs sont harmonieuses ni que ces dessins sont artistiques. Mais j'imagine un petit enfant accoudé devant ce livre plein d'attraits, sa mère s'inspirant du texte pour lui expliquer les images, et je sais bien qu'il y prend un grand plaisir.

9. — Le voici plus âgé, capable d'une attention soutenue. Mme Compaing de la Tour Girard vient au secours de la

(1) Album cartonné (22 × 28), 124 p., 112 compositions en couleurs de R. Maury, 27 fr. — Tolra.
(2) 1 vol. (18 × 13), 152 p., 5 fr. — Toulouse, Apostolat de la Prière.

maman avec son *Histoire sainte de mes Tout-Petits*. Elle a un véritable don de narration. Elle tire bien la morale de ses histoires, un peu trop peut-être. Elle sait se faire comprendre, elle sait, ce qui est plus difficile, se faire lire. Cet ouvrage ne fait pas double emploi avec les manuels scolaires, il n'est pas didactique. Mais ceux qui déplorent que l'enseignement de l'histoire sainte ait si peu de place dans les horaires le proposeront aux enfants comme livre de lecture, regrettant seulement que les illustrations soient très inférieures au texte.

Évangiles.

10. *L'Évangile dans la vie des petits enfants*, de Marteau de Langle de Carry (1).
11. *Vie de Jésus pour l'Enfant*, du P. Victor Pougel (2).
12. *Colette en Palestine* (3).
13. *L'Évangile de maman*, de M. l'abbé Eugène Charles (4).
14. *L'Évangile en images* (5).

Où est le temps où l'on disait : Il n'y a pas d'Évangile vraiment écrit pour les enfants? Les enfants aujourd'hui n'ont qu'à choisir; les éditeurs catholiques, presque tous, leur en offrent un (6). On n'a pas mis le sujet au concours; on ne s'est pas non plus donné le mot; chacun sans doute ignorait l'œuvre du voisin; et je sais quelqu'un qui arrivera bon dernier avec son petit travail, sans avoir su d'avance qu'on n'en aurait plus le même besoin.

(1) 1 vol. (16 × 25), 256 p., 15 fr. Paris, Spes. — Quelques croquis au trait, quelconques, illustrent le texte.

(2) 1 vol. (17 × 25), 156 p., 15 fr. — Paris, Flammarion.

(3) Récits évangéliques illustrés, par un groupe de pères et de mères de famille. 1 vol. (22 × 29), 172 p., hors-texte en couleurs, illustrations dans le texte. Cartonné, 15 fr. — Tours, Mame.

(4) 1 vol. (23 × 28), 202 p. Cart., 35 fr. — Paris, Desclée de Brouwer.

(5) Pour tous renseignements, s'adresser à Mlle Skrike, rue Nicolas-Leblanc, Armentières (Nord).

(6) Nous ne parlerons ici que des derniers parus.

Non, il n'y a pas eu concours. Et il n'y a pas surabondance. Et on n'établira pas de palmarès. Les goûts, les désirs, les besoins offrent une telle diversité! Si aucun n'est parfait — l'idéal en cette matière est inaccessible —, tous méritent des éloges. L'ordre dans lequel ils sont recensés ici correspond, sauf erreur, à l'âge des enfants auxquels ils paraissent destinés.

10. — On a comparé *l'Évangile dans la Vie des petits enfants* au livre de Mme de Ségur. C'est trop, et ce n'est pas assez. Si l'on veut dire qu'il y a autant de naturel, ce n'est pas assez; il y en a plus ici. Pour le dire en passant, et sans descendre de son piédestal un écrivain qui a montré du génie dans son genre, il serait temps de remettre au point notre objectif. Le monde de la bonne comtesse est un monde périmé. Les sentiments qu'expriment ses petits héros correspondent à un état social révolu : les riches et les pauvres, ceux-ci résignés et ceux-là protecteurs, le rôle des « bonnes », les formes de la piété, etc. Les leçons de morale données par le jeu de ces personnages d'autrefois participent de leur inactualité. La morale est toujours actuelle, dites-vous? Alors qu'elle actualise ses prétextes, elle n'en sera que plus efficace. Reproche plus grave : dans nombre d'ouvrages de Mme de Ségur les parents sont ridicules ou odieux, et traités en conséquence par leurs propres enfants. Reproche plus subtil : il y a du moscovite là-dedans, et pas toujours du plus délicat. Les fautes de goût abondent. Relisez *Le Général Dourakine*, si passionnant — et on comprend bien pourquoi —, *François le Bossu*, *Les deux Nigauds*...

Mais il ne s'agit pas aujourd'hui de Mme de Ségur. Mme Marteau de Langle de Carry n'a pas son style si pur, si plein; pour la pureté, elle le fait exprès; et c'est un des procédés qui lui permettent d'atteindre au parfait naturel. On dirait, non qu'elle sténographie des dialogues, — où serait la part de l'art, du choix? — mais qu'elle travaille sur de la sténographie. Nos enfants du XX^e^ siècle parlent exactement comme elle les fait parler. « Dites, tante Marie, *ça fera gentil* quand on sera tous comme de la lumière avec le bon Jésus », ainsi Riquet exprime-t-il la plus splendide des visions de la vie éternelle, après le récit de la Transfiguration. Et pour manifester la révolte de son bon petit cœur à l'évocation des

clous perçant les mains et les pieds : « Mais *ça fait bien trop mal! Voyons!* » Marie-Madeleine, c'est celle « qui aimait *tellement si bien* le bon Jésus ».

Tout le dialogue est de cette vérité, à part quelques rares traits un peu forcés. Ce n'est pas étonnant : Odile, Riquet, Nicole, ne sont pas des enfants imaginaires, et l'auteur — Tante Marie — les avait sous ses yeux, sous sa main, quand la plus belle histoire fut dite, avant d'être écrite. L'Évangile a été vraiment « dans la vie » de ces trois petits-là. Les promenades, le bateau, les disputes, la tirelire, le bon goûter, les grogneries du père Amable ont introduit les récits, ont fait corps avec eux. Et je ne vois pas de façon plus ingénieuse et qui paraisse en même temps moins cherchée que l'adaptation des paraboles, des miracles, des enseignements de Jésus aux menues circonstances de la vie des petits enfants. C'est charmant (voyez par exemple cette page exquise sur Fanfane, la petite brebis perdue, p. 118), sans monotonie, sans mièvrerie, sans morale ennuyeuse. Avec de la joie, de l'émotion, du mouvement. Il n'y a que la correction du style qui manque. Mais puisque c'est exprès!

11. — Si l'on aborde la *Vie de Jésus pour l'Enfant*, c'est par la critique qu'il faut commencer, puisque le livre se présente par sa couverture. Ce dessin déplaît en général. Je n'ai encore rencontré personne pour le défendre (1). Et ce sous-titre : « Livre défendu aux grandes personnes », s'il fait sourire beaucoup de celles-ci (pas moi), parce que c'est une idée drôle et qui ne les gêne guère, scandalisera secrètement, comme un affront à l'autorité, les enfants naïfs et bien élevés, et aux autres apparaîtra comme une flatterie, en même temps qu'une inexactitude, puisqu'il n'y a pas de livre pour les enfants qui en fait soit interdit aux grandes personnes.

Elles feront bien de ne pas obéir, les grandes personnes! De combien de choses exquises se priveraient-elles! Sans compter que, si elles ne savent pas parler aux enfants, elles peuvent prendre là une bonne leçon. Le Père Poucel *sait*. Pourquoi? Parce qu'il connaît l'enfant, et non seulement sa

(1) Dernière heure : on a collé par-dessus un « Jésus avec les enfants » très acceptable.

figure et ses gestes, mais son âme profonde; l'enfant qui comprend tellement plus de choses que de mots! l'enfant à l'œil simple et pénétrant! l'enfant qui n'a pas exploré le monde, qui ne sourit pas des anachronismes, qui s'intéresse encore à des détails négligés par nous, mais à qui il ne faut pas, sous de si futiles prétextes, manquer de découvrir, avec les détails qu'il aime, le sens profond de l'Évangile.

Si toutefois nous ne pouvons pas toujours — si le Père Poucel lui-même ne peut pas — traduire les mystères les plus riches en termes clairs pour son inexpérience, pourquoi le priverions-nous de la musique qui les exprime? La petite âme s'arrête, un instant étonnée, mais charmée... et déjà des pensées plus faciles lui sont conduites dans un langage plus familier; il n'a pas eu le temps de sentir la fatigue, rien n'est resté vain.

Je comprends bien pourquoi le Père Poucel craint la critique des grandes personnes. Qu'on le laisse seul avec son petit lecteur, il l'amènera, par des chemins qu'il sait sûrs, à connaître le Christ, à l'aimer. Mais nous sommes entrés en tiers dans ces confidences et nous lui demandons compte de ses procédés. Pourquoi, mon Père, déformez-vous les textes évangéliques? Pourquoi mettez-vous dans la bouche de Jésus des phrases comme celles-ci : « Ça, par exemple, c'est trop fort! » — « Ça va bien, tais-toi et va-t'en! » Qui vous a rapporté les paroles de Moïse et Élie sur le Mont Thabor? Jésus aux Limbes... la belle fresque d'Angelico n'avait pas été si loin dans l'interprétation, disons l'invention! Et comme vous aimez faire danser les anges!

Arrêtons ces questions, qui témoignent de notre ignorance. Il est dit quelque part : « Les grandes personnes parlent souvent du chant des anges, mais elles ne savent pas qu'aussi ils dansent. Mais à toi, je te l'assure, les Anges dansaient merveilleusement autour de Jésus ressuscité. » Ah! il est tant de choses que nous ne savons pas! Nous savons les chants, nous ne savons pas les danses! Si le Père Poucel en sait qui font vibrer les enfants, pourquoi les leur cacherait-il?

Il était bon cependant qu'une de ces ignorantes grandes personnes prévînt les autres que l'Évangile était un peu « arrangé » par ce poète. Mais aucunement à la manière des Apocryphes, qu'on se rassure. La ligne est respectée.

12. — Dans les *Récits Évangéliques illustrés — Colette en Palestine*, nous retrouvons les enfants dont nous avons fait la connaissance par le *Catéchisme illustré* (1). Ils voyagent au pays du Christ et, sur les lieux mêmes où les faits se sont passés, apprennent ou repassent l'Évangile. L'idée est heureuse. Les descriptions n'empiètent pas trop sur le récit; les incidents de voyage, les disputes entre les enfants, la variété des narrateurs, détendent l'attention ou raniment l'intérêt. L'itinéraire est combiné de telle sorte que l'ordre des événements est respecté dans ses grandes lignes; les miracles, les paraboles, les faits secondaires, sont groupés suivant les lieux traversés. On n'a pas évité tout artifice dans cet arrangement. Le style ne diffère guère d'un interlocuteur à l'autre. Le même enfant, qui parle à un moment comme un petit Père de l'Église, le lendemain s'étonne d'un fait tel que le lavement des pieds, comme s'il l'ignorait encore. Les illustrations restent trop inférieures au sujet.

Tel qu'il est cependant, ce livre alerte, bien imprimé, facile à suivre, qui a des éditions bon marché, connaît un succès qui n'étonne pas.

13. — *L'Évangile de Maman* est un magnifique album, bien imprimé sur de beau papier, avec 40 tableaux en couleurs de Leinweber, peut-être un peu sombres pour des yeux d'enfants, mais d'une expression juste et d'une composition intéressante — et 74 dessins documentaires qui contribuent à éclairer le texte, au propre et au figuré. Les enfants de 9 ou 10 ans et plus y apprendront, en même temps que les événements de la vie de Jésus, mille traits de mœurs juives et circonstances concrètes qui les aideront à « réaliser » le récit. Le point de vue « affectif » n'est pas négligé, loin de là. Le plus souvent il est donné par la petite voix de Thérèse, tandis que Paul a souvent la parole pour raconter les faits évangéliques ou rappeler la leçon de catéchisme qui s'y rapporte, « maman » restant le narrateur principal.

Nous accepterons certaines conventions, que les intentions de l'auteur rendaient difficiles à éviter : l'à-propos extrême des questions de Thérèse ou de ses réflexions pieuses, la

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, juin 1932.

science si précise de son frère. Et même celle-ci, qui revient plusieurs fois (pp. 76, 117...) : les enfants *voient* les scènes, comme si subitement on les avait transportés devant un écran.

A signaler cette heureuse disposition : le texte évangélique, si souvent transcrit en petits caractères, comme pour inviter le lecteur à ne pas y attacher tant d'importance qu'au commentaire, ici s'imprime en tête de chaque chapitre, en beaux caractères gras, immédiatement sous la composition en couleurs qui le traduit.

14. — Pour clore cette revue des derniers *Évangiles pour enfants* parus à ce jour, signalons, nous réservant d'y revenir quand l'œuvre sera parachevée, des albums sans texte, très précieux pour l'enseignement qui nous occupe. Ils se font en deux formats : les grands contiennent 230 cases, les petits 56. Dans ces cases, les enfants collent de jolies vignettes en couleurs, au fur et à mesure des distributions. Le petit album de propagande, avec une collection de 50 images gommées, revient à 5 fr. 50; le grand album de luxe avec les 170 images parues à ce jour, à 22 francs.

Pour la piété des enfants.

15. *La Visitation,* de Jeanne Dannemarie (1). Collection : « L'année en fêtes pour nos enfants (2). »
16. *Le Rosaire,* de G. Bernoville (3).
17. *Pentecôte,* de R. Zeller (4).

Messe

18. *Le Premier Missel,* de Mlle Baud (5).

(1) 1 vol., illustration de Franc-Nohain ; cartonné, 10 fr. — Desclée de Brouwer.

(2) Collection dirigée par Renée Zeller; le volume cartonné illustré, 10 fr. — Desclée de Brouwer.

(3) Même collection.

(4) Même collection.

(5) Préface du R. P. Sertillanges. 1 vol. (10 × 15), 54 p.; broché 5 fr., cartonné 8 fr. — Paris, Art Catholique.

19. *Jésus et moi pendant la Sainte Messe*, d'Élisabeth von Schmidt-Pauli (1).
20. *L'enfant et la Messe*, de Leo Emmelia (2).

Vie chrétienne

21. *Le chemin de la Croix du petit enfant*, de Mme Comolet-Sue (3).
22. *Quarante jours préparatoires à la Première Communion* (4).
23. *Vive le Pape!* de Agnès Goldie (5).
24. *Almanach du Croisé 1934* (6).
25. *Enfant de Dieu, soldat de Jésus-Christ*, de Leo Emmelia (7).
26. *Veux-tu être prêtre?* du chanoine Baudiment (8).

A la collection : « *L'année en fêtes pour nos enfants* », trois nouveaux titres ont paru (9).

15. — *Visitation*, par Jeanne Dannemarie, Illustration de Franc-Nohain. Deux mamans jouent au vrai l'épisode de la Visitation; quatre petites filles le jouent scéniquement après avoir bien compris l'explication qui leur est faite du texte. Les fruits du mystère — charité, humilité — sont assimilés pratiquement, par la correction des défauts.

(1) Illustrations de Ida Bohatto-Morpurgo. 1 vol. (10 × 15), 48 p., 8 fr. 50. — Paris, Desclée de Brouwer.

(2) 1 vol. (14 × 20), 33 p., illustré. — Chez l'auteur, 131, boul. de Grenelle, Paris.

(3) 1 vol. (11 × 15), 32 p., 1 fr. 25. — Paris, Éditions Mariage et Famille.

(4) 1 vol. (15 × 10), 46 pages, 3 fr. 25 franco; par 10, 2 fr. 75 franco. — Pensionnat Notre-Dame, 10, rue de la Croisette, Langres.

(5) 1 vol. (12 × 19), 132 p. — Toulouse, Apostolat de la Prière.

(6) 1 vol. (21 × 14), 96 p., 1 fr. 50. — Apostolat de la Prière.

(7) 1 vol., illustré (14 × 20), 32 p., 2 fr. 50. — Chez l'auteur, 131, boul. de Grenelle, Paris.

(8) 1 vol. (14 × 19), 104 p., 60 illustrations de J.-M. Breton, 4 fr. 75. — Tolra.

(9) Voir *La Vie Spirituelle*, juin 1932.

Quant aux mots qui dans le texte évangélique seraient sautés par les tenants d'une éducation un peu vieillote et trop prude, ils n'éveillent aucun étonnement de mauvais aloi chez les petits héros de ce très joli récit, parce que les mamans les disent avec simplicité.

16. — *Le Rosaire*, par G. Bernoville, Illustrations de Pruvost. Une grand'mère commente à ses petits-enfants les 15 mystères du Rosaire. A la fin du dernier jour, un vieil homme, « le Pèlerin », vient donner l'écho de ses émotions de pèlerinages. C'est tout. Et cela fait un livre de qualité. Un peu plus sérieux que les autres de la même collection. Les petits lecteurs qui reçoivent volontiers la leçon de la Visitation à travers des jeux d'enfants écouteront-ils bien la grand-mère au chapelet? Pour qu'ils ne perdent rien de ces choses touchantes, ou belles ou pittoresques, attendons qu'ils aient onze ou douze ans, ou, si nous ne voulons attendre, faisons-leur nous-même la lecture.

Pruvost a fait pour ce livre de jolies images.

17. — *Pentecôte*, par R. Zeller, Illustrations de Jacques Chevalier. Le Saint-Esprit ne retiendra l'attention des enfants — sauf au sermon... — que s'il se présente sous la forme d'une colombe, ou de langues de feu, ou de l'histoire d'une petite fille qu'il éclaire intérieurement et transforme. Rien de moins didactique que ce récit, où nous retrouvons Marie-Claire, la petite pensionnaire bien connue déjà (1), travaillant à la conversion de son amie Evelyne.

18. — Trois livres de messe. L'un est déjà connu de longue date : *le Premier Missel*. La Préface du R. P. Sertillanges montre qu'il convient aux grands comme aux petits. En effet, il se compose uniquement de textes courts, en français, tirés de l'Ordinaire de la Messe, avec quelques indications pour aider à suivre l'action du prêtre. Mlle Baud a choisi ces textes parmi les plus simples. Pourquoi parler de ce petit livre dans cette chronique? Parce que la nouvelle édition lui a ajouté la seule chose qui lui manquait : des images. Celles-ci sont signées par Annie Storez. C'est tout dire.

(1) Voir *Noël* et *Fête-Dieu*, dans la même collection.

19. — *Jésus et moi pendant la Sainte Messe*, est-ce bien un livre de messe? Je le donnerais à un tout-petit pour le faire tenir tranquille; il contemplera ces jolies aquarelles, les petits anges le charmeront, et peut-être s'arrêtera-t-il longuement à l'écureuil sur la branche de sapin avant de se mettre en esprit sur les genoux de Jésus comme le petit enfant de l'image. Il y a de fort jolies choses dans le texte; s'il sait lire, il en saisira bien des bribes. Quand il sera d'âge à tout comprendre, je lui donnerai de préférence un autre livre.

20. — *L'Enfant et la Messe*, de *Leo Emmelia*, se défend de remplacer le paroissien. Il apprend seulement à suivre la messe. Mais volontiers j'alternerais son usage avec celui du paroissien; un enfant bien disposé sera intéressé par ces explications claires et pieuses.

21. — *Le chemin de la Croix du Petit enfant*, de Mme Comolet-Sue, donne, pour chaque station, une bonne image, un petit résumé de l'action, des réflexions, une courte prière. L'idée dominante est celle des péchés du petit enfant, surtout sa désobéissance. Ce texte est certes préférable à celui des antiques « chemins de Croix » pour grandes personnes qui, lorsqu'on les inflige aux enfants, ne peuvent guère stimuler la sincérité des sentiments.

22. — *Quarante jours préparatoires à la Première Communion* propose aux petites filles d'offrir à Jésus des bouquets de sacrifices. Chaque jour, la fleur, le symbole, la vertu à pratiquer sont différents. Un gracieux dessin à la plume encadre un texte écrit en ronde, court, simple, pratique. Sur la dernière ligne, l'enfant écrira un chiffre.
L'idée est charmante.

23. — *Vive le Pape!* de Agnès Goldic s'adresse aux petits Croisés et concrétise tout ce qu'ils doivent savoir du pape dans les trois figures de saint Pierre, Pie X et Pie XI. Un peu trop facilement écrit. Ce que le ton complète ou corrige dans la conversation manque à la lecture.

24. — Pour les petits Croisés encore cet *Almanach du Croisé 1934* qui, comme tous les almanachs, offre un agréable mé-

lange : profane et sacré, prose et poésie, dessins et mots d'esprit. Nous le signalons ici pour son hors-texte, dû à l'esprit inventif et si pratique de C. Bruel : une feuille de découpages qui, une fois montés, permettront aux enfants d'habiller un prêtre pous la messe.

25. — *Enfant de Dieu, Soldat de Jésus-Christ*, de Leo Emmelia, fera comprendre aux enfants le sens de leur Baptême et du Sacrement destiné à bientôt le compléter, la Confirmation. Il rendra ainsi service à ceux qui veulent obéir au récent décret sur l'âme de la Confirmation. La présentation, comme celle de *L'enfant et la Messe*, est excellente.

26. — *Veux-tu être Prêtre?* du Chanoine Baudiment, a été écrit à la demande d'un père de famille qui voulait faire connaître le sacerdoce à son fils âgé de 12 ou 13 ans. Trois parties (le prêtre est l'homme de Dieu, le Prêtre sanctifie les âmes — la formation du prêtre), subdivisées en chapitres courts : 1° une page d'images, en haut Notre-Seigneur, en bas le prêtre; 2° une explication doctrinale; 3° la vie d'un saint prêtre avec son portrait. Les images sont de J.-M. Breton, ce qui les recommande. Le texte, varié, facile à suivre, objectif, intéressera l'âge pour lequel il a été composé.

Vie de saints et biographies pieuses.

La Sainte Vierge

27. *Notre-Dame de Lourdes et les enfants*, de Rebsomen (1).
28. *Apparitions de Lourdes racontées aux enfants*, de M. l'abbé Belleney (2).
29. *Histoire de Lourdes racontée aux enfants*, de Agnès Goldie (3).
30. *Votre mère*, du P. Théolier (4).

(1) 1 vol. (19 × 26), 82 p., 6 fr. 50.
(2) 1 vol. (12 × 17), 30 p., 1 fr. 50. — Union des œuvres des presses, 216, Chaussée de Wavre, Bruxelles.
(3) 1 vol. (12 × 19), 88 p., 4 fr. — Apostolat de la Prière, Toulouse.
(4) 1 vol. (14 × 18), 80 p., 5 fr. — Crepin-Leblond, Moulins.

Saints

31. *Alphabet des Saints*, de Robert Nézière (1).
32. *Histoire des Saints à la chandelle*, de Florence Barclay (2).

Biographies

33. *Guglielmina*, de Myriam de G. (3).
34. *Meurdjana, la petite Arabe*, de Sœur Marie Guénolé (4).
35. Quatre petites « *Vie d'Anne de Guigné* » de M. l'abbé Élie Maire (5), du P. Delvoie (6), d'Anne de Queinnec (7), de Marie Fargues (8).
36. *Guy de Fontgalland*, de M. l'abbé Élie Maire (9).
37. *Petit Guy* (10).
38. *Un parfait croisé, Guy de Fontgalland* (11).

27-29. — Bernadette Soubirous est d'actualité. Et aucun sujet n'est plus facile à présenter aux enfants. Voici trois essais : un album de la Bonne Presse qui relate des guérisons d'enfants, une brochurette de l'Abbé Belleney : *les Apparitions de Lourdes racontées aux enfants*, où pour une somme infime les catéchistes pourront offrir à leurs enfants un récit intéressant et 10 séduisantes images polychromes!

(1) 1 vol. (22 × 29), 56 p.; cartonné, couleurs, 15 fr. — Tours, Mame.
(2) 1 vol. (13 × 17), 63 p., traduit de l'anglais par Pierre Noïllic, 8 fr. — Spes.
(3) 1 vol. (12 × 19), 64 p., 5 fr., illustré. — Paris, Lethielleux.
(4) Id.
(5) 1 vol. (12 × 19), 70 p., 1 portrait, 2 fr. 50. — Apostolat de la Prière, Toulouse.
(6) 1 vol. (12 × 18), 32 p., illustré, 1 fr. 25. — Paris, Labergerie.
(7) 1 vol. (12 × 17), 54 p., illustré, 2 fr. — Paris, Bonne Presse.
(8) 1 vol. (14 × 19), 64 p., 8 p. de hors texte. — Juvisy, Éditions du Cerf.
(9) Album (22 × 23), 68 p., illustré, cartonné, couleurs, 10 fr. — Paris, Desclée de Brouwer.
(10) Album (15 × 24), 16 p., 3 fr. — Lyon, Vitte.
(11) Album (15 × 24), 16 p., 3 fr. — Lyon, Vitte.

enfin et surtout l'*Histoire de Lourdes racontée aux enfants* par Agnès Goldie. Il y a là aussi des images, mais surtout un récit bien vivant qui plaît aux petits.

30. — Puisque nous parlons de la Sainte Vierge, signalons ici un petit ouvrage d'un tout autre ton : *Votre Mère*. L'auteur, le R. P. L. Théolier, S. J., est un poète, cela ajoute à la piété de ces pages un charme persuasif. Il parle au cœur, ainsi qu'il est nécessaire quand on s'adresse, comme lui, aux adolescents de 12 à 14 ou 15 ans; le tout est de se faire écouter. La dévotion mariale est toute-puissante contre les entraînements de cet âge; le P. Théolier ne la minimise pas : « Tu vivras sans doute assez, dit-il à son lecteur, pour voir définir solennellement par le Vicaire du Christ le dogme qui donne son sens plein à la maternité de Marie : sa médiation universelle de grâce. » Les premières pages, consacrées aux mères de la terre, sont pleines d'émotion; les méditations sur les mystères du Rosaire, courtes et prenantes.

31. — Voici un *Alphabet des Saints* de Robert de Nézière qui raccommoderont des pédagogues avec la méthode analytique de lecture. Accrocher chacune des vingt-cinq lettres à une si belle image n'est qu'un plaisir. Il est vrai que connaître les lettres n'est que le tout premier début de la lecture. Quand on sera plus savant, on lira le texte court, en grosses lettres, placé en regard de chaque image, il n'est pas ennuyeux.

32. — *Histoire des Saints à la chandelle.* Une cheftaine, Florence Barclay elle-même, (l'auteur) — heureux Petits-Loups! — emmène sa meute camper au bord de la mer. Jeux, baignades, légères disputes, rires et chants; chaque soir, les louveteaux dans la paille, la chandelle allumée, Akéla (la cheftaine) leur raconte une belle histoire : celle de saint Benoît, ou de saint Guthlac, saint Martin, saint François, saint Antoine, saint Patrice, saint Georges; des saints qui ont eu des aventures et qui ont toujours fait « de leur mieux ». Entre chaque « vie de saint », une petite chronique du camp repose l'attention du jeune lecteur. Le récit est sérieux, pas trop cependant, et convient aux enfants de 8 à 12 ans.

33-34. — Dans la collection « Parvuli », *Guglielmina* (1898-1909), par Myriam de G., nous donne de jolis exemples d'amour des pauvres; malheureusement le style n'est pas adapté aux enfants. *Meurdjana, la petite Arabe*, par Sœur Marie Guénolé, est beaucoup plus facile à lire. Maintenant que la sœur Guénolé, qui a une jolie plume et connaît bien le monde arabe, nous a raconté la courte histoire de Meurdjana, pourquoi ne choisirait-elle pas l'héroïne de son prochain récit parmi celles qui vivent? On changerait le nom pour ménager la modestie de l'intéressée, celle-ci n'ayant pas besoin de savoir que sa vie forme la trame d'un récit plein de saveur locale, et le peuple enfantin ne serait pas tenté de confondre pureté d'âme et mort précoce. Meurdjana n'est pas une sainte, seulement une bonne chrétienne comme nos missionnaires en connaissent tant. Il y a là une mine à exploiter pour renouveler la bibliothèque de nos enfants, qui aiment tant voyager hors de France.

35. — Quatre petites « *Vies d'Anne de Guigné* » : une de l'Abbé Élie Maire, une du Père Delvoie, une autre qui vient de paraître d'Anne de Queinnec, gentil récit « à trois petits enfants », enfin la dernière, qui sera sortie de presse quand ces lignes paraîtront, par l'auteur de ces lignes.

36. — Des vies de « Guy de Fontgalland » aussi : l'une, illustrée, chez Desclée de Brouwer, par l'abbé Élie Maire, deux autres chez Vitte, et j'en dois oublier.

Voici deux albums à bon marché pour amuser les tout-petits. Nous n'irons pas jusqu'à dire que ce sont des chefs-d'œuvre de la littérature enfantine. Ni de la littérature religieuse pour enfants. Quant à l'illustration, l'artiste ne signe pas, mais je soupçonne qu'un seul a rempli tous ces petits livres de ces nombreuses images aux couleurs vives, au dessin volontairement très simple et même simplifié, avec cette naïveté voulue qui fait sourire les grandes personnes plus que les enfants, toujours si sérieux quand on leur parle de choses sérieuses. Le texte est *écrit* en très gros, l'aspect extérieur et intérieur est très gai. La gaieté, certes, est une grande qualité... Cependant ne donnons pas ces albums aux

enfants assez développés pour supporter la vérité sous des vêtements moins puérils.

Quant au contenu :

37. — *Petit Guy* résume l'histoire de G. de Fontgalland.

38. — *Un parfait Croisé, Guy de Fontgalland,* montre les cinq consignes de la Croisade eucharistique mises en pratique par Guy.

Quelques livres pour l'amusement.

39. *L'extraordinaire voyage de Poum* (1).
40. *Ailes de Croisé,* de M. Duroy (2).
41. *Comment Fou-ki-ki et Bamboula sont devenus chrétiens* (3).
42. *Maman du ciel,* de Jacqueline Vincent (4)
43. *Monette, petite fille,* de R. de la Chevasnerie (5).
44. *Monette en pension,* du même (6).
45. *La princesse sans fard,* de M.-M. d'Armagnac (7).

39. — *L'extraordinaire voyage de Poum* est un voyage en Purgatoire. Poum le rêve, bien entendu, et comme une imagination d'enfant peut le rêver! Heureusement une note terminale invite le lecteur à demander l'aide de maman pour démêler le vrai et le pas vrai...

40. — *Ailes de Croisé* par M. Duroy. Ici le vrai et le pas vrai seront discernés sans secours, ce qui est préférable : Jacques a des ailes parce qu'il est Croisé; ce sont ses sacrifices qui les ouvrent; il parcourt tous les pays du monde en quête d'âmes à secourir : joli symbole bien adapté.

(1) Album (14 × 22), 24 p., 2 fr. 25. — Toulouse, Apost. de la Prière.
(2) Album (14 × 22), 24 p., 2 fr. 25. — Toulouse, Apost. de la Prière.
(3) Album (14 × 22), 16 p., 1 fr. 50. — Toulouse, Apost. de la Prière.
(4) 1 vol. (16 × 20), 232 p., 7 fr. — Paris, Desclée de Brouwer.
(5) 1 vol. (16 × 20), 238 p., illustré, — Paris, Peygues.
(6) 1 vol. (16 × 20), 238 p., 15 fr. — Paris, Peygues.
(7) 1 vol. (14 × 21), 184 p., illustré, 9 fr. — Paris, de Gigord.

41. — *Comment Fou-Ki-Ki et Bamboula sont devenus chrétiens.* Un petit nègre, un petit Chinois, passent leur temps à faire des sottises parce qu'ils ne connaissent pas le bon Dieu. La prière et le sacrifice d'une croisée leur vaut des missionnaires et la conversion. Récit très court et très gentil.

42. — Ici, il n'est pas question principalement d'édifier, mais de distraire. Le point de vue de l'éducateur se déplace. S'il est ravi qu'une leçon soit donnée au lecteur à l'occasion d'une histoire amusante ou émouvante, il ne veut pas le prendre en traître, et il tient à ce que l'histoire se suffise à elle-même. L'auteur a réussi dans ce genre difficile quand l'enfant ne s'aperçoit pas qu'on lui fait la morale. Un des plus jolis de ma courte liste est peut-être cette *Maman du Ciel*, du même auteur qui nous donna ce livre charmant écrit de la même encre, *Nono et Cie*; or, l'écueil que je signale n'a pas toujours été évité. *Maman du Ciel*, ce n'est pas la Sainte Vierge comme on pourrait le croire, mais la première femme du père de Rosie. Celle-ci ne s'imagine-t-elle pas être sa fille et voler à ses petits frères la chère maman vivante qui ne serait pas la sienne? Comment une enfant peut-elle garder de sa 4e à sa 9e année un si douloureux secret, c'est ce dont douteront seuls ceux qui ignorent le mystère de certaines natures d'enfants profonds et énergiques. Rosie se corrige héroïquement de tous ses défauts, c'est le côté à la fois récréatif et bienfaisant de l'ouvrage. Ses parents accumulent les maladresses, dans les meilleures intentions du monde, mais je ne suis pas sûre que l'auteur pense là-dessus comme moi qui voudrais qu'on essayât toujours de comprendre les enfants avant de les gronder. Gronder ne sert pas à grand'chose et peut faire beaucoup de mal. Des réprimandes courtes, des sanctions légères et immédiates, soit. Enfin, à Rosie, le système réussit; c'est presque dommage parce que les mamans croiront qu'il est bon, les mamans à qui cette étude d'une âme d'enfant est destinée peut-être autant qu'aux fillettes qui veulent commencer à lire des « romans ».

43. — *Monette petite fille.* Nous l'avons connue jeune fille, avec ses pauvres, avant de la voir petite (1). Celle-ci explique

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, juin 1932.

celle-là. Faut-il avouer qu'elle nous séduit davantage? Elle est calquée au naturel. Quand elle imite la petite sainte Thérèse, qui ne se défend point d'une maladresse dont elle n'est point coupable, ou quand elle veut enlever par ses sacrifices les épines d'un *Ecce Homo* en bronze, nous voyons une vraie petite fille, imaginative, sensible, et héroïque. Un chapitre entre les autres nous paraît-il invraisemblable (Monette danse sur la corde raide), nous nous disons que le vrai peut, une fois de temps en temps, n'être pas vraisemblable. *Monette et ses pauvres* n'avait pas la même crédibilité. Et que de pages exquises de naturel et de vie! Voilà une lecture facile et agréable, pour les enfants s'ils veulent, pour les mamans qui y verront ce que peut donner une vraie éducation chrétienne (1).

44. — *Monette en pension.* L'exquise Monette nous est montrée cette fois parmi de petites pensionnaires qui ne la valent pas, pour la plupart, ce qui lui crée des difficultés, des cas de conscience dont elle se tire avec son habituel héroïsme. Ses attitudes et ses monologues sont si criants de vérité que ses actes en bénéficient; ce qui fait de ce livre une lecture éminemment éducative, la première condition du genre étant surabondamment remplie : plaire.

45. — *La Princesse sans fard* Amytis, qui vient d'un de ces lointains pays dont l'atmosphère, même rendue conforme à la vérité historique, comme c'est ici le cas, ressemble à celle des contes de fées, a entendu parler du nouveau Roi des Juifs, qu'une étoile a salué à sa naissance; elle entreprend de l'aller voir, telle la reine de Saba visitant Salomon. Voyage rempli de périls et terminé à Jérusalem, et qui serait une déconvenue si l'âme droite d'Amytis, secrètement formée par tant d'épreuves, n'était devenue capable d'entendre la haute leçon : « Le royaume de Dieu est au-dedans de nous. »

Tout l'art de l'auteur est ici d'*amener* la leçon en amusant; la leçon donnée, le livre est presque fini.

(1) Je me permets seulement de demander à l'auteur s'il est absolument nécessaire de remplacer les *e* muets par des apostrophes dans les discours des bonnes et des enfants. Tout le monde élide les *e* muets. Le procédé est facile et n'ajoute rien.

Enfin, voici un petit recueil de 5 saynètes tirées de l'Évangile (1). Les deux premières surtout seront facilement jouées par des enfants et bien comprises; le dialogue a du mouvement et de l'émotion : *Le petit enfant de Chusa* et *Les cinq pains et les deux poissons*. Jésus remplit la scène, par les pensées et les discours des acteurs, mais ne paraît pas. Dans le discours, faire approcher du Maître le petit garçon porteur des pains est bien plus émouvant que de lui faire abandonner ses petites provisions entre les mains de l'apôtre André; mais la scène a ses difficultés propres; et j'avoue que je n'oserais guère faire jouer en public la troisième scène de *La Fille de Jaïre*, où Jésus paraît en personne. Quant aux deux dernières, elles me paraissent moins bien venues.

MARIE FARGUES.

(1) 1 vol. (17 × 11), 64 p., 2 fr. 50. — Œuvre du Sacré-Cœur, 4, place d'Ainay, Lyon.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).